

GASTON CHOQUET  
**LES AVENTURES DE COUCOU**  
AU PAYS DU SCALP GAMIN DE PARIS

# La guerre dans la Prairie



MIGNONNE BIBLIOTHÈQUE, 3, rue de Rocroy, Paris.



*CE 95342.*

LES AVENTURES D'UN GAMIN DE PARIS  
AU PAYS DU SCALP

# La Guerre dans la Prairie

PAR

GASTON CHOQUET



PARIS

PUBLICATIONS OFFENSTADT  
(MAISON FRANÇAISE)  
3, RUE DE ROCROY, 3

## INTRODUCTION

Conduit au Texas par des aventures bizarres, suites d'un pari, Coucou, jeune Parisien de quinze ans — de son vrai nom Marcel Coulombet — y a été réduit en esclavage par un féroce planteur, don Rodriguez Sancha. Il s'échappe, et se lie d'amitié avec un digne Canadien, Thomas, dont il sauve la fille Pauline. Après une foule d'aventures tragiques, où il croit découvrir que Pauline n'est pas la fille de Thomas, que don Rodriguez a plus d'un crime sur la conscience, et où Thomas lui-même trouve la mort, il devient le chef de la troupe des Bonnets-Noirs, guerriers de la tribu indienne mi-civilisée des Cœurs-de-Feu, qui, avec l'appui caché du gouvernement de Washington, luttent contre les avides aventuriers qui envahissent le pays. Après maintes péripéties, Coucou s'efforce de délivrer le colonel américain Lake-Evans, assiégué par les Kioways, à l'instigation de ces aventuriers dont don Raphaël est un des chefs. Fait prisonnier, il réussit à s'enfuir.

# La Guerre dans la Prairie

## I

### Conseil de guerre.

Supposons un instant, ami lecteur, qu'un beau jour des circonstances tragiques vous séparent de votre famille, de vos amis, bref, de tous ceux qui vous sont chers, et ce, dans des conditions telles qu'il y ait bien des chances pour que vous ne les revoyiez jamais.

Et supposons encore que brusquement, vous soyez rendu à leur affection : par quels transports de joie, par quelles démonstrations délirantes ne seriez-vous pas accueilli !... Eh bien, notre sympathique Coucou, arrivant au milieu de ses Coeurs-de-Feu, au sortir de la captivité à laquelle l'avaient arraché sa hardiesse et son ingéniosité, trouva une réception de ce genre. S'arrachant à leur impassibilité proverbiale, en un clin d'œil, tout fut en rumeur, et tous les Indiens présents, nouvelles recrues et vétérans, se pressaient

autour de leur jeune sachem. Lenapua, Arroonah et les autres de ses familiers ne savaient comment lui témoigner leur joie et l'on vit ce fait inouï de Peaux-Rouges, riant et se congratulant avec autant de verve que les plus exubérants de nos Méridionaux. Mais cela ne dura point ; bientôt la gravité indienne reprit le dessus, et le calme se rétablit. Coucou en profita pour leur adresser un petit speech de son crû.  
« Oui, leur dit-il, p'tit bonhomme vit toujours, preuve qu'il n'est pas encore mort ; vous pensiez bien qu'on n'allait pas se quitter comme ça, sans seulement se dire au revoir, ça ne se fait pas entre gens bien élevés. Donc, on s'est retrouvé, même beaucoup plus nombreux qu'avant ; eh bien ! j'en suis si content que j'en ris intérieurement comme un petit fou ! Qu'est-ce que nous allons leur passer aux Kioways, Rodriguez et autres sauvages, ah ! les pauvres !... Seulement, faut pas vous y tromper, il y aura des « pains » et des « gnons » à donner et à recevoir. Or, tout le monde, un peu plus un peu moins, aime assez bien en donner, mais il y a des gens qui n'aiment pas en recevoir ; s'il s'en trouve dans l'honorable société, toutes les portes leur sont couvertes, qu'ils prennent leur baluchon et qu'ils retournent chez leur maman ; ce qu'il nous faut ici, c'est des lascars, des gaillards, des cocos qui

n'alent pas froid aux pattes, est-ce compris? » Une approbation unanime suivit cette allocution et, aux visages épanouis des Indiens, il était facile de reconnaître que l'annonce des futurs combats les emplissait d'aise, ce qui fait que personne ne profita de l'invitation à retourner « chez sa maman ».

Le soleil se levait seulement. Après s'être restauré, Coucou examina sommairement l'emplacement du camp, fort judicieusement établi par Lenapua sur une sorte de promontoire boisé dominant en pente raide le Rio-Brazos, et se continuant par une ligne de hauteurs jusqu'au pied des montagnes, de sorte que, sur cette rive, ceux qui tenaient cette ligne, tenaient en même temps le passage ; la vallée sur ce point, n'avait du reste, en totalité, guère plus d'une lieue de large, mais il existait dans les montagnes plusieurs défilés assez difficiles, quoique praticables, permettant soit de gagner les vallées voisines, soit de filer parallèlement à celles du Rio. Coucou apprit encore qu'en filant vers le nord, on déboucherait dans des vastes plaines fort mal connues, incultes et touffues appelées le Llano Estacado, et qu'au sud-ouest, se trouvait le fameux Désert de Sables salés. Le pays des Kioways était précisément situé dans ce Llano. Quant au petit village de Pilcomayos, caché dans un bois

au bord du Rio et construit quelques années auparavant par quelques trappeurs métis, il n'était qu'à trois kilomètres du camp ; sa population ne comptait guère plus d'une soixantaine d'âmes, et passait pour fort inoffensive.

Ces explications reçues, Coucou annonça solennellement qu'il allait assembler un conseil de guerre, auquel il appela Lena-pua, le Chien-Blanc, le Héron-qui-écoute, son fidèle Arroonah, et trois des Indiens nouvellement arrivés qui lui furent désignés comme étant les plus réputés. Tout ce monde s'installa en cercle au point le plus élevé du promontoire, d'où la vue s'étendait sur le pittoresque camp des Bonnets-Noirs, sur les enclos où étaient parqués leurs chevaux, puis au loin sur la vallée où la rivière serpentait et miroitait sous les rayons du soleil. « Citoyens, déclara Coucou, je déclare la séance ouverte ; commençons par fumer une pipe pour nous ouvrir les idées, après quoi nous boirons un coup pour nous donner de la voix. Ensuite chacun racontera sa petite histoire. » Ce conseil fut goûté, et, en silence, chacun, même Coucou qui s'habitait peu à peu au tabac d'indigène, s'évertua à produire plus de fumée que son voisin. Puis, des autres circulèrent, contenant un petit vin assez agréable acheté aux naturels de Pilcomayos, sur quoi le

sachem daigna déclarer que « ça allait déjà sensiblement mieux, et que, pour sa part, il ne verrait nul inconvenient à ouvrir à nouveau la séance dans les mêmes conditions cinq ou six fois par jour ». Enfin redevenant sérieux autant qu'il pouvait l'être, il reprit : « Maintenant, il s'agit de parler peu, mais de parler bien. Depuis le temps que nous avons été séparés, il nous est à tous arrivé des aventures plus ou moins biscornues ; chacun va donc raconter les siennes, ça amusera les autres ; ceux qui se « barberaient » sont libres de faire un somme, pourvu que leurs ronflements n'empêchent pas d'entendre l'orateur. A moi l'entrée en scène. » Il recommença, plus succinctement, le récit qu'il avait déjà fait au Chien-Blanc et personne ne « fit un somme » parce que tous, ayant su que leur jeune sachem était prisonnier, brûlaient d'envie de savoir comment, seul, sans aide, il avait réussi à se délivrer. Comme de coutume, les Indiens s'extasièrent sur le courage et le sang-froid de ce jeune blanc, plus hardi et plus avisé que n'importe lequel d'entre eux. Puis, il donna la parole à son fidèle Arroonah. Il nous faut résumer brièvement, pour l'intelligence de ce qui va suivre, les rapports que recueillit ainsi notre Parisien.

Arroonah exposa que la disparition de

Coucou, à bord du bateau, n'avait été remarquée qu'après que l'assaut des Kioways cût été, non sans peine, repoussé, c'est-à-dire alors qu'il était trop tard pour rien faire d'utile. Il peignit la désolation de chacun, narra les projets insensés qui furent proposés pour la délivrance du sachem, mais qui, tous, furent repoussés, parce qu'en raison du nombre des ennemis, ils n'auraient abouti qu'à un désastre irréparable.

Tristement, mais espérant encore, on avait attendu que l'incendie s'éteignît pour essayer de communiquer avec le colonel. Contre l'attente générale, les Kioways n'avaient nullement mis obstacle à la tentative, à la fois sans doute parce qu'ils avaient déjà été assez durement étrillés, et parce qu'ils étaient satisfaits de leur capture. Arroonah et les siens avaient donc, à la nuit tombée, escaladé la colline, laissant pourtant une garde au bateau, et à mi-côte, ils avaient rencontré le colonel qui venait à leur rencontre avec plusieurs de ses hommes. La joie du brave officier s'était vite changée en désespoir quand il avait appris la fatale nouvelle, et tandis que son escorte et les Bonnets-Noirs s'employaient à transporter au sommet de la colline les vivres entassés sur le bateau, il s'ingéniait à combiner avec Arroonah et Nino, des plans pour la déli-

vrance du Parisien : le résultat en avait été l'attaque brusquée qui, en exaspérant les Kioways, avait failli coûter la vie à Coucou, il s'agissait de surprendre et d'enlever un poste avancé des sauvages : ayant entre ses mains de nombreux prisonniers, le colonel eût ensuite proposé aux chefs ennemis de les échanger contre leur captif, faute de quoi ils seraient sur-le-champ mis à mort. L'idée n'était peut-être pas mauvaise, mais le hasard se mit de la partie, une sentinelle des Kioways donna l'alarme et l'affaire se réduisit à un sanglant combat qui faillit entraîner pour celui qu'il devait sauver, des conséquences fatales.

Par la suite, plusieurs Kioways faits prisonniers au cours d'escarmouches ultérieures annoncèrent la fuite du sachem des Bonnets-Noirs. C'est alors qu'Arroonah accompagné de Willigook, profitant des ombres de la nuit, s'étaient glissés jusqu'à la rivière où ils avaient eu la chance de parvenir sans encombre, après avoir tué trois guetteurs ennemis. Ils n'avaient plus eu alors qu'à s'abandonner à son cours pour prendre pied à plusieurs kilomètres plus bas, d'où ayant retrouvé le poste envoyé par Coucou en aval, ils avaient galopé jusqu'au campement de Pilcomayos afin qu'on se mit à la recherche du sachem. « Le chef des blancs, dit en ter-

minant Arroonah, m'a chargé des paroles que voici pour l'Oiseau-Moqueur : le colonel est l'ami du jeune chef des Bonnets-Noirs et il lui souhaite de longues années de vie, de force et de succès ; il voudrait fumer le calumet avec lui, afin de pouvoir l'entretenir des choses qui les intéressent tous deux ; mais que le chef se montre aussi prudent qu'il est brave et avisé, tel est le conseil que ses cheveux gris lui donnent ; maintenant, avec les provisions et les munitions débarquées du bateau, avec le renfort des Bonnets-Noirs et des Têtes-de-Pierre le colonel peut, pendant trois lunes et plus, braver les efforts des Kioways ; que l'Oiseau-Moqueur prenne donc son temps, et qu'il ne se risque à aucune entreprise téméraire ; qu'il soit remercié pour n'avoir pas tardé à se porter au secours de son ami. Ainsi parla le chef des blancs. »

Coucou après avoir accordé à Arroonah et à Willigook le juste tribut de louanges qui méritait leur dévouement (et auquel peut-être il devait d'avoir rencontré le Chien-Blanc, et par conséquent son salut), passa à l'audition des autres rapports. Ils ne lui apprirent rien de bien sensationnel. Bill-Bull, par l'intermédiaire du guerrier qui avait conduit à Pilcomayos les nouveaux Bonnets-Noirs et qui se nommait Nagournack, adressait à son jeune lieu-

tenant ses félicitations et ses encouragements, et l'engageait à se mettre au plus tôt en rapport avec le colonel ; il lui faisait de plus connaître que d'après les bruits recueillis par les espions que Bill-Bull, en politique habile, avait envoyés un peu partout, les affaires de don Rodriguez étaient en train de se gâter, par suite de dissensiments avec les autres planteurs, ses associés pour l'affaire des mines, d'une part, et d'autre part avec le gouvernement mexicain : le désastre de San-Pedro était la cause initiale de ces querelles, don Rodriguez ayant représenté l'expédition comme ne présentant aucun risque, alors que, dès le début, l'intervention des Bonnets-Noirs avait montré qu'elle était au contraire fort difficile.

« Bon, ça, opina Coucou, quand les loups se mangent entre eux, le chasseur n'a plus qu'à se tourner les pouces en les regardant faire, jusqu'à ce qu'ils se soient tous dévorés mutuellement. Je crois que les affaires de Bill-Bull sont en bonne voie, c'est-à-dire que son territoire ne sera pas occupé de sitôt par ces messieurs ; voilà donc un premier résultat sur le point d'être acquis. Mais ce n'est pas tout, il s'en faut, et comment ; ce n'est même quasiment rien du tout ! Nous allons maintenant travailler pour nous... Mais qui est-ce donc qui nous arrive là ? »

II

Joë Templemore.

Ce qui motivait cette exclamation, c'était l'apparition d'un groupe fort inattendu. Il se composait d'abord de trois Bonnets-Noirs ,à pied — évidemment des sentinelles qui escortaient les arrivants — et ensuite de sept blancs à cheval, suivis d'un nègre et de deux Indiens conduisant quatre chevaux de bât. Tout ce monde, ainsi qu'on en jugea lorsqu'il fut proche, était irréprochablement équipé, armé, monté. En tête, à cinq pas des autres, s'avancait un personnage, le chef évidemment, qui mérite quelques mots de description. De taille moyenne, solide, osseux, il présentait une figure très vulgaire, aux traits grossiers, mais empreints d'une rare énergie ; sa moustache rasée, et sa barbiche rousse lui faisait une physionomie bizarre, mais ce qu'il y avait de plus curieux, c'était la profusion de bijoux dont il était couvert : une énorme chaîne de montre en or, ornée de grosses pendeloques de même métal, s'étalait sur son veston de voyage, et chacune de ses mains s'ornait de trois ou quatre bagues de grand prix : on aurait dit qu'il avait

pris à tâche de tenter la cupidité des courreurs de Prairie.

Conduit par l'un des Cœurs-de-Feu, il se dirigea vers Coucou et ses « assesseurs », tandis que ses compagnons demeuraient à quelque distance, puis, promenant sur le groupe un regard assuré, il dit en anglais : « Joë Templemore vous salue tous, hommes rouges. Qui est le chef parmi vous ? » Nul n'avait compris, sauf notre Coucou qui, s'avançant, répondit : « L'homme blanc est le bienvenu s'il vient en ami, car les guerriers des Cœurs-de-Feu ont la main ouverte pour qui leur tend la sienne. Celui qui lui parle est l'Oiseau-Moqueur, sachein des Bonnets-Noirs des Cœurs-de-Feu. » Les yeux du personnage s'écarquillèrent, puis il grimaça un sourire qui voulait être gracieux ; et alors, à la grande stupéfaction du Parisien, il continua, non plus en anglais, mais en français — un français fortement « britannisé » il est vrai : « Well, petite chef rouge, Joë Templemore était très satisfait de connaître votre personne, très fort, yes. Vous était une petite individou... Good very plaisante à moi. » Il sauta assez lestement de sa superbe monture, et s'emparant d'une des frêles mains de Coucou la lui serra avec une telle énergie que le gamin ne put retenir une grimace.

« Très perplexe, notre Coucou ! Qui

pouvait bien être cet homme si bien renseigné? Prudent, il garda le silence, attendant, ce que voyant l'autre, fit signe à son nègre qui se précipita pour prendre la bride du cheval, puis il s'assit sur une grosse pierre, tira de sa poche une courte pipe — un vrai brûle-gueule, — la garnit de tabac et l'alluma avec le plus grand calme. Quand il eut tiré deux ou trois bouffées, il reprit en son même language :

« Vous êtes la petite Quiouquiou, appelé aussi l'Oiseau... comment donc?... l'Oiseau Blagueur, c'est ça. Je sais, Joë Templemore sait toutes les choses qu'il a intérêt à savoir. Comment je savais? Je vais dire à vous. Le colonel Lake Evans, il était mon ami, mon très bon cher ami, depuis long-temps, yes. Eh bien! il avait dit à mon individiou, il avait dit par lettre : « Joë, il faut venir me retrouver à Pilcomayos, il y a des... des quiourosités à voir pour vous, là. » Joë s'est mis en route. Quand Joë est arrivé à quelques jours de marche d'ici, mon très bon cher ami Olivier, il m'a dit par lettre : « Joë, ne venez pas, je crois que cette pays, il n'était pas siour, des Indiens qu'on nomme des... comment donc?... des Kioways, c'est ça, ils me courrent aux talons pour me couper la tête, me prendre mon scalp et me touer ma personne. Mais si vous entendiez parler

d'une petite Français qui s'appelle Quiouquiou, qui est devenu sachem des Bonnets-Ronges... non des Bonnets-Noirs, dites-lui que votre très bon cher ami Olivier il était... comment vous disiez donc, voyons... ah ! dans une mauvaise chemise, c'est ça. Cette petite Quiouquiou, il est mon très bon cher ami, c'était un little boy très fort gentil, très brave, et intelligente, il viendra à mon secours. Alors Joë est venu vers Pilcomayos et il a trouvé vous. » Coucou regardait curieusement ce phénomène. Mais tout en continuant à fumer, celui-ci lui tendit les lettres dont il venait de parler, elles corroboraient ce qu'il avait déclaré. Dès lors Coucou jugea inutile de feindre. « Bon, fit-il en sa langue maternelle, voilà la connaissance faite. Mais je voudrais bien en savoir un peu plus long, moi. Qu'est-ce que vous venez faire par ici ? Comme promenade hygiénique, vous auriez pu choisir mieux, vous savez. » Le sieur Joë ouvrit des yeux étonnés et précipitamment aspira cinq ou six bouffées. « Joë Templemore ne se promène pas, jamais, énonça-t-il péremptoirement, Joë Templemore va à ses affaires. Mais by God, vous ne savez donc pas, little boy, qui est Joë Templemore ? C'est un homme qui fume comme une cheminée et qui a une barbiche couleur carotte, affirma Coucou. — No ! C'était

un individiou (il tenait à cette expression) qui possédait dix-sept mines d'argent sur le territoire des United States of America et du Mexique, et qui « vaut » dix-neuf millions et demi de dollars. Son très bon cher ami Olivier lui a dit, en le quittant, il y a six mois : « Joë, s'il existe des mines d'argent là-bas dans cette pays où je vais, je vous appellerai, pour vous les faire voir... » — Ça commence à venir, interrompit Coucou. Alors, vous aussi, vous êtes ici pour les mines? Il paraît qu'on se les arrache. — Qui, les arrache? Arracher une mine à Joë Templemore? No. »

Et il se remit à fumer. « Pour un numéro, grommela le gamin, c'est un numéro, pas de doute. S'il y en a beaucoup comme lui aux États-Unis, on ne doit pas s'y ennuyer. Mais qu'est-ce que je vais faire, de lui? » Il continua la conversation de laquelle la lumière finit par se faire car, peu à peu, l'Américain devenait plus communicatif. C'est ainsi qu'il raconta que, vingt-cinq ans auparavant, se trouvant presque dans la misère, il avait été secouru et réconforté par le colonel Lake Evans, qui, à cette époque, n'était pas encore entré dans l'armée. Depuis lors, une solide amitié avait uni les deux hommes; tandis que l'un, obéissant à ses goûts, se faisait militaire, l'autre, doué d'un véritable génie

commercial, devenait peu à peu, à force d'énergie, un « multi-millionnaire », comme nous disons aujourd'hui. Il tenait une place prépondérante dans la production de l'argent (beaucoup moins déprécié alors qu'il ne l'est de nos jours), et, bien qu'il n'eût pas de famille, il continuait à travailler pour augmenter sa fortune, courant le continent américain à la recherche de gisements, s'occupant lui-même de toutes ses affaires. Or, depuis longtemps, il désirait savoir à quoi s'en tenir sur les mines du Texas, mais le pays avait si mauvaise réputation qu'il n'avait pas encore osé s'y risquer ; il avait donc saisi avec empressement l'occasion que lui offrait la mission dont son « très bon cher ami » avait été chargé par le gouvernement fédéral, pour y pénétrer sous sa protection.

« Je comprends maintenant, dit Coucou, quand ces explications furent terminées. Et où pensez-vous que soit le colonel, à l'heure qu'il est?... Ne répondez pas, m'sieu Templemore, vous diriez des blagues. Eh bien ! il est tranquillement installé au sommet d'une colline à douze ou quinze lieues d'ici, avec, autour de lui cinq ou six cents sauvages qui n'attendent que le moment de lui tomber dessus pour le « zigouiller »... pour le tuer, si vous préférez. Voilà. Autrement dit, il est assiégié par ces sauvages, et, ma foi, si personne ne

va le délivrer, j'ai bien peur qu'il le soit encore dans quelques années, à moins qu'il soit mort, de faim ou autrement, d'ici là ». Le richissime voyageur fronça le sourcil. « Oh ! oh ! fit-il, quelle était cette « blègue », comme vous disiez ? Le colonel est citoyen de la libre Amérique, délégué par le gouvernement... — Les Kioways s'en moquent ; il serait citoyen de la lune et délégué par le concierge de l'obélisque que ça leur produirait le même effet. » Là-dessus, il entreprit de préciser dans l'esprit de son interlocuteur la gravité de la situation du colonel, et il y parvint à peu près, car Joë entra sur-le-champ dans une violente colère, menaçant les Kioways des pires châtiments. « Tout cela est bel et bon, approuva le Parisien en riant, mais qui est-ce qui les châtiera ? Pas vous, toujours ! Vous pouvez même amener à la rescousse vos dix-neuf millions et demi de dollars, les Kioways les mettront dans leurs poches, s'ils en ont, et ce sera tout. — Je vais partir, s'écria l'Américain, rouge de fureur, je dirai à leurs individous qu'ils étaient des... rascals, des rowdies, perfectly, que leur audace coûtera beaucoup cher à eux... — Et ils vous empoigneront, vous colleront au poteau des supplices, confisqueront votre tignasse et peut-être même votre barbiche, et vous découperont proprement jusqu'à ce que mort s'ensuive

comme un poulet rôti. Et pendant ce temps-là, le colonel sera toujours là-haut, sur son perchoir, à regarder comme ma sœur Anne s'il voit venir quelque chose. Voulez-vous, m'sieu, que je vous donne un bon conseil, mais là, ce qui s'appelle un conseil épatant? — Donnez à moi. — Eh bien, retournez chez vous, ne vous mêlez pas de toutes ces histoires ; je me charge de délivrer le colonel, moi, avec mes Indiens, vous ne feriez que me gêner, et je parierais le contenu de votre portemonnaie contre ce qu'il y aurait dans le mien, si j'en avais un, que vous feriez des gaffes. Alors, vous voyez bien qu'il vaut mieux vous trotter. »

Joë réfléchit quelques secondes, puis il laissa, d'un ton sans réplique, tomber ces mots : « No. J'étais venu pour voir mon très bon cher ami Olivier, je verrai Olivier ; j'étais venu pour voir les mines, je verrai les mines. » Puis, se tournant vers son nègre : « Ben, lui dit-il en anglais, déchargez les bagages, allumez le feu, préparez mon thé, avec des rôties et une bouteille d'old whisky. Ensuite vous cirerez mes bottes, vous brosserez mes habits et vous me ferez la barbe. Dites aux boys qu'ils préparent leur campement, nous nous arrêterons ici aujourd'hui, en compagnie de little Quiouquiou, et de ses gentlemen rouges. Demain matin, nous

partirons pour aller voir mon très bon cher ami le colonel, allez, Ben. — Et voilà ! compléta mentalement Coucou. Il s'installe comme chez lui, et il décrète que demain... Que le diable l'emporte, celui-là ; j'avais bien besoin qu'il vienne m'encombrer. Il est tout à fait sûr que, si je ne m'en mêle pas, je ne lui donne pas trois jours pour qu'il lui arrive une mauvaise histoire, donc, il va falloir que je veille sur lui comme nounou sur bébé chéri... Enfin, si ça me rapporte seulement quatre ou cinq millions de dollars... peuh ! Allons jusqu'à la demi-douzaine, ça ne coûte pas plus... je me consolerai tout de même. Mais, assez blagué, il s'agit maintenant de nous débrouiller, heureusement que ça me connaît, moi, le débrouillage.

### III

#### Marche en avant.

La journée s'acheva dans le calme, mais non dans l'inaction ; Coucou en employa la plus grande partie à organiser sa troupe, qu'il partagea en trois groupes d'une quarantaine d'hommes chacun. Lenapua en commandait un, Nagournah, un second ; enfin, un autre guerrier récemment arrivé de chez les Cœurs-de-Feu, et qu'on appe-

lait « le Sanglier-Rouge », à cause de sa fougue impétueuse et de la couleur de sa peau, plus franchement rouge que celle de ses congénères, fut placé à la tête du troisième. Arroonah, le Chien-Blanc, Willigook, le Héron-qui-écoute et deux ou trois autres formèrent la garde personnelle du sachem ; c'était là l'un des principes de notre Parisien ; sachant que les conditions de la guerre dans la Prairie exigent très souvent l'envoi à grandes distances d'éclaireurs chargés de rapporter des renseignements parfois essentiels, il s'entourait de guerriers qu'il connaissait, qu'il pouvait employer selon les facultés dont ils avaient fait preuve, et qu'il fût sûr d'avoir toujours sous sa main. Chaque groupe de quarante hommes fut en outre réparti en quatre pelotons de dix cavaliers, dont chacun reçut un chef désigné d'après l'opinion de ses camarades.

Cela terminé, Coucou appela le Héron-qui-écoute, lequel on le sait, jouissait de toute sa confiance à cause de sa prudente hardiesse, si l'on peut dire ainsi, et de son esprit lucide et clair, mit à sa disposition l'un des pelotons ainsi formés, et le chargea d'aller examiner les positions des Kioways. Il ne s'agissait pas, en effet, de s'éterniser à Pilcomayos ; mais, avouons-le, notre gamin était assez embarrassé quant au choix des moyens à mettre en œuvre

pour délivrer le colonel Lake-Evans. Il eût désiré attendre ce résultat sans livrer bataille aux assiégeants, non pas qu'avec les forces supérieurement armées et disciplinées dont il disposait maintenant, il doutât de la victoire, mais parce qu'il aurait voulu s'épargner les pertes qu'entraînerait forcément un combat. Raison de plus, donc pour être nettement fixé sur les dispositions adoptées par l'adversaire.

Ensuite il s'occupa d'organiser et de renforcer le service des sentinelles et des patrouilles destinées à assurer la sécurité de son détachement ; on a pu déjà remarquer que cet enfant de quinze ans était doué d'un sens militaire extrêmement remarquable, d'instinct, dans chaque situation, il adoptait les mesures qu'un vieil officier blanchi sous l'uniforme n'eût pas désavouées, il savait, d'un coup d'œil, en deux secondes de réflexion, déterminer le point où il convenait d'agir, celui où l'ennemi pouvait se porter : qualités innées, qui, lorsqu'elles sont jointes à l'ascendant naturel qui donne l'autorité, font le chef de guerre complet, aussi bien chez les civilisés que chez les sauvages.

Pendant ce temps, Joë Templemore, confortablement installé à l'abri d'un vaste parasol, — car si les nuits étaient

extrêmement fraîches, les journées étaient chaudes — assis sur un léger fauteuil pliant, des pantoufles aux pieds, une calotte sur la tête, sa pipe aux dents, son thé fumant sur une table portative devant lui, il semblait indifférent à tout ce qui se passait autour de lui, et uniquement préoccupé de jouir de son doux farniente. Mais ce n'était là qu'une trompeuse apparence, en réalité, il ne perdait pas un seul des actes du jeune sachem, et parfois, il mâchonnait des réflexions que personne n'entendait. Quoi qu'il en fût, certainement, Coucou l'intéressait fort...

Au soir, le Héron revint, ramenant son détachement dont deux hommes étaient blessés, et annonçant qu'il n'avait pu accomplir sa mission ; les Kioways, eux aussi, prenaient des précautions, et ils faisaient couvrir leurs corps de siège par des groupes qui erraient aux alentours, à plusieurs lieues de distance. Le Héron s'était heurté à l'un d'eux, qu'un second avait bientôt renforcé. Ne voulant pas risquer de se faire prendre, il avait, après une courte escarmouche, battu en retraite, sans d'ailleurs être poursuivi. Coucou loua sa prudence, mais ses perplexités s'en accrurent ; après avoir mûrement réfléchi, il décida que, le lendemain, il leverait le camp, et se porterait en avant, de façon

à prendre le contact de l'ennemi. Ensuite, il essaierait d'engager des pourparlers et de détacher les Kioways de l'alliance de don Rodriguez ; si ce moyen pacifique échouait, alors seulement, il recourrait à la force. « Après tout, songeait-il, pourquoi leur en voudrais-je tant, à ces pauvres diables ? Ils m'ont joué un sale tour en faisant de moi un enragé, c'est entendu, et je m'étais promis de leur faire payer ça, mais, en somme, ce sont des sauvages, et ils sont moins coupables certainement que quelques blancs de ma connaissance, nés civilisés, et qui ne se servent de leurs avantages que pour amasser de la galette aux dépens de la vie de leurs contemporains... Et puis, surtout, par-dessus tout, je voudrais garder mes Bonnets-Noirs intacts : qui sait si plus tard, quelques hommes de plus ne me rendront pas service. » Mais tout cela, c'étaient des projets, que les événements devaient aussitôt rendre impraticables.

La nuit s'écoula sans incidents. Au jour, le camp fut levé, les cabanes de branchages démolies, les chevaux sellés, les armes visitées et chargées, puis Coucou donna ses ordres de marche ; deux des groupes, détachant un peloton en éclaireurs, chemineraient dans la vallée le long de la rivière qui couvrirait leur flanc gauche ; le troisième où il se tiendrait de

sa personne viendrait à quelques centaines de mètres en arrière, servant de réserve. Ces dispositions arrêtées, il s'adressa à Joë Templemore dont les hommes avaient également plié bagages : « Voyons, m'sieu, lui dit-il, ça ne vous chante toujours pas, ce que je vous proposais hier, de retourner dans votre patelin? Songez comme vous seriez heureux, avec votre pipe, votre cafetière à thé, et vos pantoufles ! Tandis que si vous venez avec moi, je vous préviens, il va y avoir du grabuge, et dame, je ne vous réponds pas que, dans la bagarre vous ne risquerez pas d' « écopper » comme les camarades. Les flèches, les poignards et les haches de guerre, vous savez, ça ne leur fait pas plus de trouer la peau d'un citoyen qui remue les millions à la pelle que celle d'un « purotin » comme bibi. — Yes, répliqua avec flegme le Yankee, je savais, mais je voulais voir. — Voir quoi? Des gens occupés à s'envoyer réciproquement dans l'autre monde? Entre nous, c'est moins rigolo qu'une représentation de Guignol aux Champs-Élysées, vous pouvez me croire. »

Mais le Yankee était obstiné et il ne céda point ce qui lui valut cette apostrophe dont il ne s'émut du reste guère : « C'est bon, venez avec nous : seulement je vous le dis tout de suite, si vous vous mettez dans le pétrin, tant pis pour vous,

ce n'est pas « Quiouquiou » qui vous en tirera, il a trop d'autres chats à fouetter, Quiouquiou ». Puis, la troupe des Bonnets-Noirs s'ébranla dans l'ordre indiqué, l'Américain et ses hommes se joignant à la réserve que commandait personnellement le sachem. La journée promettait d'être superbe, un vent un peu frais apportait aux Indiens et à leur chef les senteurs embaumées de la Prairie, et Coucou sur le beau cheval qu'il avait lui-même choisi parmi ceux amenés par les renforts, vêtu et armé à neuf, grâce aux approvisionnements envoyés par Bill-Bull (et dont le reste avait été caché sur le bord du Rio-Brazos, dans une crevasse fermée ensuite par de grosses pierres), Coucou, disons-nous, se laissait aller à une sorte d'ivresse de vie et de liberté, en même temps qu'un légitime orgueil emplissait son âme, à considérer ces beaux cavaliers qui le reconnaissaient pour leur chef, lui, humble gamin de Paris que sa naissance semblait destiner à une vie obscure et morne...

Pendant deux heures, la marche se continua sans encombre, puis, par signaux convenus, les éclaireurs annoncèrent que l'ennemi était en vue ; effectivement, quelques coups de feu retentirent sur le front, d'autres sur le flanc droit (le flanc gauche étant protégé par la rivière).

Mais le pays, bien que peu accidenté, était tellement couvert de végétation qu'il était difficile de se rendre compte des forces ennemis ; on continua d'avancer et, d'après le Héron-qui-écoute, on ne se trouva bientôt guère qu'à cinq lieues de la colline où était bloqué le colonel.

• Arrêtons-nous ici, chanta Coucou, l'aspect de ces montagnes... etc., etc., je ne sais pas le reste. Il ne s'agit pas de fatiguer nos « canards » pour qu'après ça ils n'aient plus de jambes quand ce sera le moment de s'en servir. D'ailleurs, je ne connais pas de loi qui interdise de casser une croûte, quand on se sent en appétit. • Des estafettes furent envoyées, chacun, sauf bien entendu les éclaireurs, mit pied à terre, et on « cassa la croûte », annoncée, cependant que les chevaux broutaient avec ardeur.

Il était près de midi quand le gamin ordonna de reprendre la marche ; pendant toute la durée de la halte, les Kioways n'avaient pas donné signe de vie, ce qui ne laissait pas d'inquiéter Coucou ; aussi rapprocha-t-il les uns des autres les divers éléments de sa petite armée, de façon qu'ils fussent, à l'occasion, mieux en état de se soutenir mutuellement. Deux lieues furent ainsi parcourues. Et soudain, les éclaireurs refluèrent vers le gros de la troupe, annonçant une sensationnelle nou-

velle : les Kioways, en grand nombre, plusieurs centaines sûrement, étaient rangés en bataille, évidemment résolus à barrer le passage à leurs adversaires.

Il y eut parmi les Cœurs-de-Feu un frémissement de joie et d'impatience. « Ils sont terribles, ces lascars, grommela Coucou, ils ne rêvent que plaies et bosses. Moi, je ne déteste pas autrement ce genre d'amusement, malgré cela, j'avoue qu'il y a des distractions que je préfère à celle de recevoir une flèche dans l'œil ou un coup de lance dans le ventre, tout ça c'est affaire de goût, bien entendu, et les goûts ça ne se discute pas. Et puis, dans la vie, on ne choisit pas toujours... Enfin, allons toujours voir comment ces « croquants » se sont installés pour livrer bataille ».

## IV

### Le combat s'engage.

Ainsi que notre sympathique sachem en peut juger, lorsque s'étant vivement avec son escorte, porté en avant, il arriva à portée de vue des Kioways, les « croquants » n'avaient pas trop mal pris leurs dispositions ; pour en rendre compte, ce qui est nécessaire afin que soit intelligible le récit du combat qui suivit, il nous faut

en deux mots décrire le terrain où allait se dérouler l'action. Les Cœurs-de-Feu avaient parcouru jusqu'alors, depuis Pilcomayos, une contrée peu accidentée, nous l'avons dit, mais boisée. Mais au point où ils étaient arrivés, le caractère du sol changeait. Aux futaies et aux taillis succédait une petite plaine basse, probablement inondée lors des débordements du Rio-Brazos, et seulement couverte de broussailles peu élevées avec, ça et là, quelques rares groupes d'arbres. Cette plaine était bordée par une ligne de hauteurs courant à peu près de l'est à l'ouest (perpendiculairement, par conséquent, à la direction que suivaient Coucou et les siens, puisque ceux-ci marchaient du nord au sud).

Or, c'était sur ces collines, d'accès assez malaisé, que les Kioways s'étaient installés, et le poste était vraiment bien choisi : leurs adversaires, en effet, pour venir jusqu'à eux, devaient traverser cette plaine dénudée, où il leur serait impossible de dissimuler leurs mouvements, puis escalader les collines à une allure forcément lente, sous la pluie de flèches qui, d'en haut, tomberaient sur eux ; naturellement, à peine parvenus au sommet, ils seraient chargés dans des conditions très défavorables, et, selon toute probabilité, culbutés au bas des pentes.

Telles furent les constatations que fit notre Coucou, en y ajoutant celle que le nombre des Kioways atteignait bien trois cent cinquante hommes, sans compter peut-être ceux qui étaient dissimulés de l'autre côté de la ligne de hauteurs et qu'il ne pouvait voir. « Hum ! fit-il, pas si idiots que je l'espérais, les sales bons-hommes en pain d'épices ! Pas mal imaginée, ma foi, leur petite combinaison. Eh bien ! là, les malins, qu'est-ce que vous en dites ? Qu'est-ce que vous feriez si vous étiez à ma place, hein ? Allez-y, n'ayez pas peur de jaboter, le plus petit conseil sera accueilli avec reconnaissance, excepté s'il est par trop bête. » Le silence seul lui répondit, d'abord ; car, bien que sensiblement plus intelligents que la plupart des Indiens, les Cœurs-de-Feu n'avaient généralement pas, en matière de tactique, l'imagination fort développée. Le Héron-qui-écoute se décida enfin à prendre la parole.

« Que fait le chasseur, dit-il, qui, armé seulement d'une lance et d'un poignard, se voit subitement chargé en face par un bœuf ? Sachant que le but est trop petit, qu'il risque de ne point atteindre son adversaire de sa lance placée en arrêt, en outre que de toute façon, il sera culbuté et sans doute blessé, il esquive l'attaque et cherche à gagner le large flanc de son

ennemi où la place ne lui manquera pas pour frapper. — Voilà qui est parler, s'écria Coucou en frappant joyeusement dans ses mains. Une attaque de flanc, il n'y a que cela qui puisse réussir. Mon oncle le zouave, qui avait été l'ordonnance d'un colonel, et qui par conséquent connaissait à fond la stratégie, disait que les attaques de flanc, ou les mouvements tournants comme il les appelait, c'est le fort et le faible des grands généraux : c'est leur fort quand ça réussit, et c'est leur faible quand ça échoue... Maintenant, mon vieux papa Héron-qui-écoute, c'est moi qui vous écoute : allez-y, racontez-nous comment vous vous y prendriez pour chiper les Kioways « par côté » puisque nous ne pouvons les attaquer de face ». L'interpellé et plusieurs autres émirent des avis, mais le gamin leur démontra clair comme le jour, que leurs systèmes ne valaient rien, attendu qu'ils se heurtaient tous à cette grave objection : du haut de leurs perchoirs, les sauvages embrassaient toute la plaine du regard, avant que les Cœurs-de-Feu l'eussent traversée pour aller occuper un point quelconque sur leur flanc, ils auraient, et au delà, le temps d'aller occuper en force l'objectif menacé, et l'opération serait manquée. Et il fallut que les conseilleurs reconnaissent en effet leur erreur.

« Allez, leur dit Coucou, allez dire aux camarades de pousser des sentinelles jusqu'à la bordure de la plaine de façon à éviter toute surprise. Vous autres, asseyez-vous par terre ou ailleurs à votre guise, et fermez vos becs roses. Pendant ce temps-là, je vais réfléchir, et quand j'aurai trouvé une solution, je vous ferai signe. » Et tandis que ses compagnons obéissaient en silence, il s'éloigna de quelques pas, et s'étant commodément installé au pied d'un hêtre, s'absorba dans ses réflexions et la contemplation du paysage. Son mutisme se prolongea pendant longtemps, si longtemps que la nuit approchait déjà avant qu'il y eût renoncé. D'où il était facile de conclure qu'il avait décidé de ne pas livrer bataille ce jour-là, à la grande déception de ses guerriers.

Quand le soleil fut près de disparaître derrière les montagnes, un mouvement se manifesta chez les Kioways, jusqu'alors immobiles et dont on apercevait au sommet des collines les lignes bigarrées. Plusieurs d'entre eux dévalèrent la pente à grande vitesse et faisant bondir et caracoler leurs chevaux, se mirent à galoper dans la plaine, se rapprochant peu à peu de la limite de celle-ci et par conséquent des Cœurs-de-Feu dissimulés à la lisière des bois. Et on les entendait qui vociféraient, vomissant évidemment des insultes

à l'adresse de leurs lâches ennemis qui se cachaient et n'osaient attaquer. « Ils sont amusants, déclara Coucou, nous n'allons pas à eux, c'est vrai, mais est-ce qu'ils viennent à nous, eux? Pas du tout, ils restent plantés en haut de leurs collines comme des peupliers au bord d'une rivière ; par conséquent, je ne vois pas qu'ils aient de quoi être aussi fiers. Mais ça ne fait rien, on leur fera payer leurs insultes. » Pourtant, ainsi qu'il se l'était promis, il voulut d'abord essayer de la conciliation, par son ordre, Arroonah et quelques autres sortirent à leur rencontre, agitant des branches d'arbres en signe de paix : les parlementaires furent accueillis par des volées de flèches et des bordées d'injures. Deux autres tentatives parcellles n'eurent pas plus de succès, et le Héron-qui-écoute déclara qu'il serait vain d'insister plus longtemps, les Kioways se croiraient déshonorés si, après les pertes qu'ils avaient subies, ils n'essaient pas de venger leurs morts et acceptaient d'entrer en pourparlers. « Eh bien ! fit Coucou d'un air mécontent, pour une fois que je veux être gentil avec ces vilains merles, ça ne me réussit pas : ça me servira de leçon. Dans ce pays, il faut d'abord commencer par assommer les gens si l'on veut qu'ils vous écoutent. C'est bon, nous allons voir ça de plus près, dans un moment. »

Les sauvages dont le nombre s'accroissait peu à peu, continuaient toujours leur cavalcade effrénée, avec d'autant plus de furie que, à leur estimation, le combat en raison de l'heure tardive devait être remis au lendemain, et surtout que les démonstrations pacifiques des Cœurs-de-Feu avaient exagéré leur confiance en eux-mêmes. Inutile de dire que les Bonnets-Noirs « bouillaient dans leur peau », comme disait leur sachem, et qu'il fallait pour les maintenir toute l'autorité de leurs chefs. Ce fut donc avec un cri de joie folle qu'ils accueillirent l'ordre, envoyé par estafettes aux divers groupes, de monter à cheval, de sortir des futaies et de s'avancer dans la plaine. Vingt minutes plus tard, celle-ci, déjà couverte par les premières ombres de la nuit, présentait un spectacle véritablement imposant. Une centaine de Kioways, dressés sur leurs étriers, quelques-uns sur leurs selles, brandissant leurs armes, décochant des flèches, galopaient à toute allure autour de la troupe des Cœurs-de-Feu, réunie en une seule masse et formée en deux groupes se suivant à quelques mètres, qui s'avancait lentement, en bon ordre, au pas, comme un majestueux navire de haut bord harcelé de tous côtés par des barques légères. Mais il n'y avait là que deux groupes ; le reste, avec Coucou, et son escorte, soit plus

d'une cinquantaine de guerriers, était resté dissimulé avec soin. Quant à Joë Templemore et à ses hommes, apparemment décidés à rester spectateurs, ils s'étaient réunis sur un petit tertre couvert de buissons touffus, à l'abri desquels ils s'offraient gratis le spectacle de la bataille.

Parvenus à une centaine de mètres, les Cœurs-de-Feu prirent le trot, fonçant droit devant eux, cependant qu'obéissant évidemment à une consigne donnée dans un but impossible à deviner, leur formation devenait moins compacte, leur masse s'amincissait dans le sens de la longueur, la tête cheminant plus vite que la queue. De cette manœuvre, il résulta ceci, c'est que les Kioways qui, eux, n'obéissaient à rien du tout qu'à leur fantaisie, et qui d'instinct, naturellement, s'étaient jetés sur les flancs de la colonne en marche, se trouvèrent séparés en deux fractions, l'une à droite, l'autre à gauche de celle-ci. Et brusquement, la scène changea. On vit un Cœur-de-Feu, qui n'était autre que Lenapua, se dresser sur ses étriers, on l'entendit jeter un ordre, et aussitôt, toute sa troupe fit face à gauche, et se rua ventre à terre sur les Kioways qui se trouvaient de ce côté, et qui eurent à peine le temps de faire volte-face et de prendre la fuite sans même songer à résister, tant

ils étaient ahuris de cette attaque imprévue. Alors le but poursuivi par les Bonnets-Noirs apparut à tous : le Rio-Brazos n'était pas à plus de six cents mètres ; ils méditaient d'y acculer leurs ennemis et de les y exterminer...

Dissimulé à l'extrême bord de la plaine, Coucou n'avait pas perdu un seul détail de la scène. Aussitôt que Lenapua eut prononcé son mouvement, il se tourna vers le reste de ses Cœurs-de-Feu massés, frémissons, à trente mètres derrière lui. « Ça a pris, crie-t-il, ils sont tombés dans le panneau, en plein ! Ce Lenapua n'est pas la moitié d'une tourte, c'est moi qui vous le dis. A nous maintenant, suivez-moi, les enfants, suivez mon bonnet noir, vous le trouverez toujours là ousqu'il y aura de quoi s'amuser et se distraire ! En avant ! » Les cinquante cavaliers, poussant leur sonore cri de guerre enlevèrent leurs montures, courbant les arbustes, écrasant les taillis et surgirent dans la plaine nue ; Coucou galopait loin devant eux, transfiguré, pâle, brandissant sa lance, tout entier, — lui si pacifique tout à l'heure, — possédé par le démon des combats, et il fila droit sur la seconde fraction des Kioways, qu'il s'agissait d'empêcher de courir au secours de la première.

V

Essai de conciliation.

Cette seconde fraction un peu plus nombreuse que l'autre et forte d'environ quatre-vingts hommes avait eu un moment de désarroi lors du brusque changement de direction de la troupe de Lenapua ; puis, ayant vaguement conscience du danger qui menaçait leurs camarades, une partie des guerriers qui la composaient se lancèrent sur les traces de ceux-ci, tandis que les autres hésitaient en une cohue désordonnée. Ce fut à ce moment que Coucou parut et à sa suite ses cinquante cavaliers. Or, les Kioways ignorants des forces de leurs adversaires qu'à dessein notre Parisien avait tenues soigneusement dissimulées, les croyaient déjà toutes engagées ; ils furent donc frappés d'effroi à l'aspect de ce renfort qui surgissait ! se demandant si d'autres ne se cachaient pas encore sous l'abri de la forêt. De plus, les Indiens sauvages n'aiment guère combattre dans l'obscurité, et le crépuscule était complètement tombé. C'est pourquoi une bonne moitié prit la fuite ; le reste, moins prompt à la panique, fit bravement face à l'attaque.

Seul en avant de ses hommes, courbé sur le cou de son magnifique cheval, Coucou les aborda le premier, et, selon son habitude fit aussitôt volter et ruer sa bête en tous sens ; en un clin d'œil, il eut ainsi fait autour de lui un large vide. Mais déjà cinq ou six Peaux-Rouges, hurlant comme des forcenés se ruaienr sur lui ; il esquiva le premier et frappa le second d'un terrible coup de pique en pleine figure. Au même instant, il avait le bras gauche effleuré et légèrement éraflé par une hache. De deux coups d'éperon, il enleva son cheval et le lança dans un espace libre en face de lui ; un Kioway qui surgit brusquement fut renversé avec sa bête, que l'ardent coursiер de notre gamin franchit d'un saut fantastique. A cette seconde, la troupe des Cœurs-de-Feu arrivait en masse, et d'un seul choc, les Kioways furent enfoncés, culbutés, dispersés en tous sens ; la lutte ne dura pas deux minutes, et soudain Coucou, assourdi par les vociférations et les cris de mort, ne trouva plus rien à combattre, parce que tous les ennemis étaient à terre ou bien fuyaient éperdus. « Ça, crie-t-il, c'est du bon travail, et vivement mené, heureusement que nous ne sommes pas payés à l'heure, parce que nous n'y gagnerions pas notre vie, à ce métier-là... Oh ! mais !... Et là-bas ! faut pas vous trotter comme ça, on n'est pas là chacun

pour soi. Regardez-moi ces enragés, s'ils cavalent ! » Les Bonnets-Noirs, en effet, s'éparpillaient à la poursuite des vaincus, mais il ne l'entendait pas ainsi ; il fallait à tout prix rester groupés. Aussi Arroonah fit-il retentir l'espèce de cor dont il était chargé et dont le son ramena, bien malgré eux, les « enragés » autour du sachem. « Ralliez-vous au trot, ordonna celui-ci, empoignez nos blessés et filons, ce n'est peut-être pas fini ». Et prenant la tête, il s'élança du côté du Rio-Brazos, où les clameurs et les coups de feu attestaient que le combat n'était pas terminé, sans que, dans la pénombre, on put se rendre compte de ce qui se passait. Un temps de galop le porta près du bord de la rivière, un spectacle terrible l'attendait. La berge, dominant de deux mètres environ la rivière, était parsemée de morts et de blessés, presque tous Kioways, de cadavres de chevaux, d'armes abandonnées ou brisées. En bas, dans le lit même du Rio, d'autres corps d'hommes ou d'animaux gisaient à demi baignés dans l'eau très peu profonde ; partout du sang et des traces d'une lutte furieuse, qui d'ailleurs se continuait encore, car, à sa gauche, Coucou aperçut à plus de cent mètres un fort groupe de Cœurs-de-Feu assemblés autour d'un amas de rochers ; parfois un coup de feu fusait.

Il avisa quelques-uns de ses guerriers errant sur le bord, et qui déjà tenaient à la main plusieurs trophées sanglants — des scalps qu'il venait de ravir à des morts peut-être même, hélas ! à des blessés. « Rien à faire, ronchonna-t-il, jamais, je ne leur ferai passer cette manie ; c'est dommage, ils seraient si gentils, sans ça ! » Puis il leur demanda ce qui s'était passé, le récit fut bref. Talonnés, poussés la lance dans les reins, les Kioways avaient été, sauf quelques-uns qui avaient pu s'échapper par les extrémités de la ligne des Bonnets-Noirs, conduits ainsi jusqu'au bord de la rivière, presque sans avoir essayé d'arrêter l'élan de leurs ennemis. Mais là, se sentant perdus, ils avaient résisté avec l'énergie du désespoir. Quelques-uns avaient essayé de s'enfuir en se jetant à la nage, mais la plupart s'étaient fait tuer sur place. Il n'en restait plus qu'une dizaine, qui, ayant abandonné leurs chevaux, s'étaient réfugiés dans les rochers où ils se défendaient bravement, bien que cernés. On n'avait pu encore les y forcer, par crainte de subir des pertes trop élevées.

Coucou ordonna aussitôt que des patrouilles fussent envoyées dans la plaine et que la troupe qu'il avait amenée demeurât en ordre, pour parer à une attaque possible du reste des Kioways descendant

de leurs collines, puis il se dirigea vers le réduit où s'étaient retranchés les derniers survivants adverses. Une cinquantaine de Cœurs-de-Feu formaient un cercle d'investissement autour d'un amas d'énormes blocs de pierre capricieusement entassés, dans les anfractuosités desquels les sauvages se tenaient tapis, prêts à vendre chèrement leur vie. L'obscurité était déjà telle qu'on ne les apercevait pas suffisamment pour les abattre à coups de fusil.

« En voilà assez pour le moment, cria le gamin, tenez-vous tranquilles, les amis et ne tirez plus. J'ai besoin de souhaiter le bonjour à ces excellents Kioways qui font les morts dans leurs cachettes. Que personne ne bouge sans mon ordre. » Puis, bravement, à découvert, au risque de recevoir une flèche, il s'avança et dit à haute voix : « Hommes rouges, guerriers de la tribu des Kioways, je viens à vous pour vous présenter le rameau de la paix. Celui qui vous parle est l'Olseau-Moqueur, sachem des Bonnets-Noirs ». Une voix partant des rochers lui répondit : « Les femmes et les enfants seuls ont peur de la mort, mais des guerriers se réjouissent de tomber les armes à la main en combattant leurs ennemis parce qu'ainsi, ils goûteront aux délices que le Grand-Esprit réserve aux vaillants. — Hommes, s'écria le

gamin, les Kioways ne sont pas les ennemis des Cœurs-de-Feu, ou plutôt ils ne seraient pas leurs ennemis s'ils n'avaient pas mis leurs flèches et leurs lances au service d'un blanc que les autres Visages-Pâles appellent don Rodriguez. Qu'ont fait les Cœurs-de-Feu aux braves jeunes hommes des Kioways? Que leur a fait ce blanc qu'ils tiennent cernés au sommet de la colline? Dites, ô mes frères, des hommes à la peau rouge devraient-ils se battre pour servir les intérêts d'un ennemi de leur race? » Il y eut un silence, puis la même voix répliqua : « L'Oiseau-Moqueur lui-même n'est-il pas un blanc? — Demandez-le à ses guerriers! s'exclama le gamin avec emphase, sans d'ailleurs répondre directement. Demandez-leur si ce n'est pas l'Oiseau-Moqueur qui leur a rendu l'image de leur dieu Otoomou perdu depuis tant de soleils : croyez-vous que le Grand-Esprit aurait choisi pour cette mission un ennemi des hommes rouges? Demandez-leur aussi si l'Oiseau-Moqueur n'est pas l'enfant chéri de Bill-Bull, sachem de leur tribu : Bill-Bull est-il donc aussi un adversaire des hommes rouges? »

L'invisible orateur ne répondit pas sur-le-champ ; dans le grand silence, on entendait les Bonnets-Noirs recharger leurs armes.

A la fin, le Kioway reprit : « Que veut

l'Oiseau-Moqueur? — Mes frères ne l'ont-ils pas compris quand le sachem des Bonnets-Noirs leur a dit qu'il leur apportait le rameau de la paix? Que les guerriers Kioways se montrent, qu'ils s'avancent. L'Oiseau-Moqueur, en son nom et au nom des siens, déclare que celui qui les frapperait verrait à jamais son souvenir maudit par les fils des fils de ses fils; il prie le Grand-Esprit d'exclure à jamais lui et tous ses descendants de la société des braves et de l'enfermer pour des milliers et des milliers de soleils dans le séjour où les lâches et les traîtres expient, sous les opprobres et la honte, leur lâcheté et leur trahison. » C'était là une formule, sorte de serment, que les Indiens d'alors, surtout les chefs, n'eussent jamais violée sous peine de déshonneur. Aussi les Kioways, après s'être consultés quelques instants, se décidèrent-ils à sortir de leur repaire. Leur orateur dit: « Qu'il soit fait ainsi, puisque l'Oiseau-Moqueur présente le rameau de paix aux guerriers Kioways. Ils se remettent entre ses mains, parce qu'il n'y a point de honte à avouer la défaite après que l'on a vaillamment combattu. » Ils sautèrent assez lestement sur le sol, bien que plusieurs fussent blessés légèrement, et vinrent se placer aux côtés de Coucou; c'étaient tous des hommes dans la force de l'âge, évidemment rompus

aux combats, ce qui expliquait qu'ils eussent, du premier coup, occupé le seul poste qui leur permit de résister efficacement.

Seulement, cette solution pacifique n'était pas du goût des Cœurs-de-Feu, parmi lesquels courut un murmure de mécontentement. Coucou se tourna vers eux : « Eh bien quoi ! fit-il avec colère, vous n'êtes pas contents parce que ça fait autant de tignasses qui vous échappent ? Allons, consolez-vous ! Quand je serai rentré chez moi, j'achèterai une demi-douzaine de perruques que je vous enverrai par colis postal ; vous les pendrez à votre ceinture et ça vous fera le même effet que si vous les aviez cueillies vous-même sur la tête de vos contemporains. Maintenant, apprenez que, si j'ai épargné la vie de ceux-ci, c'est que j'avais mes raisons. Vous n'avez pas la prétention d'en savoir plus long que votre vénérable sachem, je pense ? »

Cette sortie calma un peu les mécontents qui, silencieux se reculèrent. Alors, Coucou se tourna vers les Kioways. « Mes jeunes hommes, dit-il, vont amener des chevaux à mes frères et l'Oiseau-Moqueur les conduira lui-même jusqu'au pied des collines, d'où ils pourront librement aller rejoindre les hommes de leur nation. Maintenant qu'ils ouvrent largement leurs oreilles et pour y recueillir et y conserver

les paroles que va prononcer l'Oiseau-Moqueur et les répéter ensuite à leurs chefs : la hache de guerre n'a jamais été déterrée entre les Kioways et les Bonnets-Noirs, et si les guerriers des deux tribus sont entrés en lutte, c'est parce que les Kioways se sont laissé abuser par les paroles trompeuses de don Rodriguez le planteur. Ni l'Oiseau-Moqueur, ni les blancs ses amis n'ont jamais rien fait à leurs frères rouges, alors, pourquoi se combattre?... Que mes frères répètent ces paroles à leurs chefs, et qu'ils ajoutent ceci : demain, au lever du soleil, l'Oiseau-Moqueur sera dans la plaine avec dix des siens ; qu'un pareil nombre de Kioways vienne au-devant de lui ; tous ensemble fumeront le calumet et parleront des affaires de leurs nations ; s'ils ne tombent pas d'accord, la guerre continuera, sinon ils feront la paix et Kioways et Cœurs-de-Feu oublieront leurs querelles. J'ai dit... Maintenant que mes frères me suivent et que le Grand-Esprit les protège ».

## VI

### Querelles intestines.

Strictement fidèle à sa promesse, Coucou fit capturer par ses Cœurs-de-Feu, sur

les bords du Rio, des chevaux sans cavaliers dont il fit cadeau à ses hôtes ; puis, sous l'escorte de trente de ses guerriers, il les guida jusqu'au bas de la ligne des hauteurs. « Mes frères sont libres, dit-il alors d'un ton solennel. Qu'ils retournent le front haut auprès des hommes de leur peuple, ils ont combattu en braves ; heureux les pères qui peuvent se réjouir d'avoir donné le jour à de tels fils, heureux les fils qui doivent le jour à de tels pères ! »

Aucun compliment ne pouvait être plus sensible à des Indiens, chez qui, on le sait, le sentiment de la famille, bien qu'ils le comprennent autrement que nous, était encore, à cette époque, extrêmement développé. C'est pourquoi le plus âgé d'entre eux répondit : « L'Oiseau-Moqueur est jeune, mais il est déjà un homme ; car celui-là seul est un homme digne de commander à des guerriers qui, loin de jeter l'insulte à des ennemis vaincus, sait reconnaître et honorer leur courage. Ses paroles seront fidèlement rapportées aux chefs des Kioways ; que le Grand-Esprit continue à lui accorder sa protection et qu'il fasse naître la concorde entre tous ses enfants à la peau rouge. Ainsi parle Furet-Bleu ». Ses compagnons et lui piquant des deux se perdirent dans la nuit, cependant que notre Parisien regagnait les bords du

Rio-Brazos, où il trouva sa troupe rassemblée en assez bon ordre sous le commandement de Lenapua. Des torches résineuses avaient été allumées, ce qui permit au Parisien de se rendre compte qu'une certaine effervescence régnait parmi ses cavaliers ; les principaux d'entre eux se concertaient à voix basse, tandis que les autres, l'air mécontent, gardaient un silence sombre.

« Eh bien ! fit résolument Coucou en s'approchant de Lenapua et consorts, je pense que vous en avez une mine renfrognée, et comment ! Ça me rappelle la tête que je faisais un jour qu'en passant sur le Pont des Arts à Paris, j'ai laissé tomber dans la Seine un plein sac de bonbons en chocolat, que j'avais acheté sur mes économies pour la fêt<sup>e</sup> de ma petite sœur. Voyons, qu'est-ce qu'on vous a vendu qui n'a pas voulu cuire ? — L'Oiseau-Moqueur est le chef, répliqua Lenapua après un silence, et les Bonnets-Noirs ont juré à Bill-Bull, leur sachem, de lui obéir comme à Bill-Bull lui-même. Mais est-il sûr de ne pas s'être trompé en laissant la vie sauve à ces chiens de Kioways et en leur offrant la paix ? Ne se souvient-il pas qu'aujourd'hui même ils ont lancé leurs flèches sur ceux de nos guerriers qui leur tendaient des branchages arrachés aux arbres, signe de conciliation et de concorde ? — Pour

être sûr, déclara Coucou, à voix très haute, de façon que toute sa troupe l'entendit, je ne suis sûr de rien. Je voudrais bien savoir qui est sûr de quelque chose ici-bas? Combien de fois croit-on faire bien, alors qu'on se borne à entasser des sottises sur des bourdes et réciproquement? Je me suis borné à suivre la ligne de conduite que je croyais la meilleure, voilà tout. Maintenant, Lenapua, je vais vous expliquer pourquoi je la croyais la meilleure, cette ligne de conduite. Les Kio-ways, cet après-midi, nous ont « envoyé rouler » quand nous leur avons proposé la paix, c'est vrai, mais c'est qu'à ce moment-là, ils pouvaient encore espérer une revanche des échecs que je leur ai infligés quand ils ont attaqué le bateau; maintenant, si ce ne sont pas de déplorables buses, dignes d'être empaillées, ils comprendront qu'ils ne sont pas les plus forts, et ils accepteront demain ce qu'ils ont refusé aujourd'hui. S'ils refusent nous nous battrons, il n'y aura rien de changé... Mais je n'ai pas fini, il faut que je vous dise vos quatre vérités, à vous tous. Il y a dans votre tribu un bonhomme qui n'est pas arrivé en retard le jour où le Grand-Esprit a fait une distribution de jugeotte: c'est votre sachem Bill-Bull; celui-là, c'est un malin. Mais les autres, eh bien! les autres, laissez-moi vous dire qu'en dehors des

choses de la guerre et de la Prairie, ce n'est pas vous qui avez inventé la ficelle à couper le pain d'épices. Pourquoi tenez-vous tant à vous ficher des « tortgnoles » avec les Kioways? Parce que, vous autres, vous faites la guerre pour le plaisir de faire la guerre. Eh bien! ça, je ne vous l'envoie pas dire, c'est idiot. On fait la guerre pour atteindre un but, pour chipper un champ ou un territoire aux voisins, pour leur enlever leurs troupeaux, ou bien pour se défendre contre eux, parce qu'alors ça en vaut la peine. Mais quand il s'agit simplement de se battre pour l'amour de la bataille, ah! non, alors! Et c'est justement parce que depuis des centaines de soleils, vous vous « chipotez » constamment entre vous au lieu de vous entendre et de vous unir, que les mauvais blancs comme Rodriguez et compagnie ont pu s'installer chez vous où ils sont, à l'heure qu'il est, quasiment les maîtres... Or, en continuant la lutte contre les Kioways, quel résultat pouvons-nous espérer? Les détacher de l'alliance du susdit Rodriguez et après avoir « estourbi » la moitié ou davantage de ceux qui restent encore debout, obliger les survivants à regagner leurs villages? Eh bien! si j'obtiens d'eux qu'ils y retournent volontairement, sans nouveaux combats, est-ce que ça ne vaudra pas tout autant? »

Un profond silence accueillit cette harangue prononcée sur un ton véhément et même courroucé. Lenapua répondit enfin : « L'Oiseau-Moqueur a maintenant la peau rouge, mais son cœur et son esprit sont restés ceux d'un blanc. — C'est justement pour cela que j'ai raison, eh ! tête de pioche ! lui cria Coucou. Dites donc, est-ce que vous n'auriez pas encore compris que les blancs sont infiniment plus malins que vous ? S'il en était autrement, comment auraient-ils sans cesse triomphé de vous au point de vous déposséder des terres de vos ancêtres et de vous réduire à vous réfugier dans les montagnes ou à errer dans la Prairie comme des troupeaux de buffalos pourchassés par les chasseurs ? Je n'ai pas l'habitude de me vanter, mais je dis que si vous n'aviez pas eu un blanc à votre tête, les succès que nous avons obtenus vous seraient passés sous le nez. Vous êtes braves, très braves, aussi braves que n'importe quel blanc : individuellement, vous êtes capables de ruse et d'habileté, mais quand il s'agit de vous éléver un peu plus haut, de voir dans l'avenir, de peser le pour et le contre, bernique, vous n'êtes plus là ! — Et si les Kioways, s'entêta Lenapua, ayant promis la paix, continuent traitrusement la guerre ? — Et si la lune vous tombait sur le nez, Lenapua, croyez-vous qu'elle

ne vous l'aplatirait pas? Ça pourrait très bien vous arriver et pourtant vous n'y pensez jamais. Pourquoi? Parce que si l'on se posait toujours des mais, des si, des car, des pourquoi, des comment, des parce que, on ne ferait jamais rien et l'on finirait ses jours dans la peau d'un « maboul »... Et puis en voilà assez. Vous avez juré d'obéir, obéissez. C'est moi qui commande ici, moi tout seul. Si tout le monde s'en mêle, je prends mes « cliques et mes claques » et bonsoir la compagnie. •

Si Coucou insistait ainsi et se laissait aller à discuter, c'est parce qu'il avait senti qu'il était nécessaire d'expliquer à ses hommes les motifs d'une conduite qui allait à l'encontre de toutes leurs habitudes.

Que le vainqueur renonçât sans y être forcé aux joies de la bataille, c'était là une idée qui ne pouvait leur entrer dans la tête, et il est tout à fait certain que les arguments de leur jeune chef ne les convainquirent pas. C'est parce que celui-ci le devinait qu'il avait séchement terminé en invoquant les principes de discipline auxquels ils avaient promis de se conformer. Il faut leur rendre cette justice que nul ne répliqua : le campement fut établi sur le bord du Rio, les chevaux dessellés et entravés, les feux allumés, les postes et sentinelles posés sans qu'aucune marque

d'insubordination fût donnée, mais il était visible qu'il y avait « un froid » ; cela enrageait Coucou, qui, boudant, se retira à l'écart au sommet des rochers jadis occupés par les Kioways, et, après un repas sommaire se mit à rêver en écoutant le murmure de l'eau sur les galets, les yeux fixés au loin dans le noir, réfléchissant à l'étrangeté de sa destinée.

Des appels, des brouhahas le tirèrent de sa méditation ; mais l'explication qui lui fut donnée le rassura bientôt : c'était tout simplement Joë Templemore qui arrivait paisiblement, sans se presser ni se cacher, avec sa troupe. Il s'établit pour la nuit à côté des Cœurs-de-Feu, et, probablement parce que la langue lui démangeait, Coucou, descendant de son observatoire, se rendit auprès de lui.

A peine le riche Américain l'eut-il aperçu qu'il se leva d'un bond et, s'élançant à sa rencontre, lui prit les deux mains et les lui serra avec une vigueur presque excessive : « J'avais vu, dit-il en son pittoresque français, j'avais très bien vu. Vous étiez un boy très... proéminent, un boy beaucoup très perfectionné, je dise. C'est là une grande victoire que vous avez gagnée... puisque je vous dis que j'ai très bien vu ! Joë Templemore a cinquante-deux ans, little Quiouquiou ; eh bien ! ce était la fois première qu'il rencontre un

petit homme aussi jeune comme vous et aussi intelligent. C'est very une chose très fort remarquablement extraordinaire. Jamais je n'ai rencontré, jamais ! — Allons, fit le gamin, vous au moins, vous savez comprendre les choses, ce n'est pas comme ces idiots-là ! (il désignait du geste ses guerriers). Oh ! de très braves types, pas de doute, mais pas malins pour un sou. Leur rêve c'est de se battre, et puis quand ils ont fini, de recommencer. Heureusement que je suis là, moi ! » Il raconta succinctement les derniers événements, et Joë l'approuva pleinement. « Vous êtes un petit bon diplomate excellent, dit-il, yes... Je voulé faire une proposition à votre individou... no, no, pas maintenant, une autre journée, plus tard, quand je aurai vu mon très bon cher ami Olivier. »

Le Parisien n'insista pas ; assez longtemps, ils conversèrent, s'entretenant de la France dont, comme tout étranger riche, l'Américain connaissait tout au moins Paris et les principales villes. On devine sans peine que ce ne fut pas sans un serrément de cœur que le gamin entendait évoquer le souvenir de sa chère patrie, si lointaine, mais il secoua cette impression, et ayant pris congé de l'Américain, s'en alla faire un tour dans le camp et aux alentours, puis il se coucha sous la cabane

improvisée comme de coutume à son intention et s'endormit.

Avant le jour, ainsi qu'il l'avait ordonné, Arroonah l'éveilla. « Eh bien, Arroonah, lui demanda-t-il, sont-ils calmés? Sont-ils un peu moins grognons? — Ils disent, répondit le fidèle garçon, que vous êtes resté blanc et que vous raisonnez comme un blanc. — En quoi, du reste, ils ne se trompent pas. Mais du moins, croyez-vous qu'ils comprennent un peu les motifs qui me font agir? — Au début, l'Oiseau-Moqueur, les guerriers vous blâmaient, autour des feux; ils prétendaient que dans les tribus on se moquerait d'eux quand on saurait qu'étant vainqueurs, ils avaient demandé la paix les premiers. Je ne crois pas qu'ils aient changé d'avis et ils continuent à estimer que les lois de la guerre exigeaient que les propositions vinsent de leurs ennemis. Toutefois ils ont été fort ébranlés en constatant que l'un d'eux qu'ils respectent beaucoup, partageait entièrement votre opinion. — Bah! Et qui est-ce donc? — Le Héron-qui-écoute. »

VII

Le défi.

« Ah ! ah ! continua Coucou avec satisfaction, celui-là a dit que j'avais raison ? Eh bien ! j'en suis content... pour lui surtout, parce que ça prouve que ce n'est pas un idiot. Allez le chercher, Arroonah, que je taille une petite bavette avec lui ; qui sait s'il ne me donnera pas un bon « tuyau » ? Le jeune Indien s'exécuta et, quelques instants plus tard, le Héron apparaissait et s'installait de son air sérieux et réfléchi auprès du sachem. « Héron, lui dit Coucou, je sais qu'il y a dans votre tête beaucoup de sagesse et beaucoup d'expérience, je sais que vous ne parlez pas comme crient les bêtes des bois, sans avoir pensé au sens qu'il connaît de donner à vos paroles. De plus, j'ai compris que la plupart de nos guerriers n'étaient pas satisfaits de mon intention de conclure la paix avec les Kioways. J'écoute votre avis, parlez. » Le guerrier se recueillit, puis il répondit : « Quand pendant des centaines de soleil (années), un peuple a contracté des habitudes, quand ses chefs, ses guerriers les plus réputés, ses prêtres lui ont répété que ces

habitudes étaient bonnes et justes, il est bien difficile de le persuader qu'elles sont mauvaises et injustes. Ainsi en est-il aujourd'hui : nos jeunes hommes ont toujours entendu dire que celui qui sollicitait ou proposait la paix, c'était le vaincu, c'est-à-dire celui qui n'osait continuer la lutte ; sachant que tel était le projet de l'Oiseau-Moqueur, ils se sont indignés à l'idée que, malgré leurs défaites, les Kioways pourraient légitimement aller se vanter dans la Prairie d'avoir obligé les Bonnets-Noirs à implorer d'eux la cessation de la guerre. — Pourtant, insista Coucou, vous me comprenez, vous. Vous vous rendez bien compte que si, d'une façon ou d'une autre, nous n'arrivions pas à convaincre les Kioways de l'inutilité de nouveaux combats, il n'y a pas de raison pour que cela finisse ; furieux de leurs échecs et des pertes qu'ils auront subies, ils appelleront des renforts de leurs villages, au besoin ils en feront venir de l'importante fraction de leur tribu établie dans le Llano-Estacado, et la guerre continuera et s'éternisera. Or, Héron, ce n'est pas contre eux que Bill-Bull nous a donné mission de lutter, mais contre les mauvais blancs qui méditent de chasser les Cœurs-de-Feu de leurs territoires. Vous voyez donc bien que j'ai raison de vouloir la paix avec eux. ▶

Le guerrier ne répondit qu'au bout d'un long instant. « Un vieillard aux longs cheveux blancs, à la taille voûtée et à la démarche chancelante, déclara-t-il enfin, ne parlerait point avec plus de sagesse que mon jeune frère. Mais ce que le Héron-qui-écoute lui a dit tout à l'heure n'en reste pas moins vrai ; certes nos jeunes hommes obéiront, mais peut-être ne donneront-ils pas aisément à leur sachem de leur avoir fait faire figure de vaincus alors qu'ils étaient vainqueurs. Que l'Oiseau-Moqueur m'écoute : connaît-il le combat du dernier sang ? » — Non, pas du tout. — C'est une coutume lointaine et qui n'est qu'assez rarement appliquée. Quand deux tribus, ayant longtemps combattu, ne peuvent réussir à se vaincre, elles choisissent chacune dans leur sein deux, trois, quatre guerriers ; les deux groupes ainsi formés se livrent, en présence de tous les guerriers des nations adverses, à une lutte qui dure jusqu'à la mort de tous les représentants de l'un des deux partis ; leur sang est le dernier versé, l'honneur est réputé sauf, et la paix peut être conclue sans honte. — Hum ! fit Coucou, voilà qui ne m'emballe pas beaucoup : ces pauvres diables que l'on sacrifie ainsi... Et si l'un des partis en question remporte la victoire, que dit l'autre ? — Rien. D'ailleurs, on choisit toujours des

guerriers d'une vigueur et d'une adresse telle que généralement, le combat se termine par la mort de tous ceux qui y ont pris part. •

Coucou demeura quelques instants songeur, puis se levant, il tendit la main à son interlocuteur en lui disant : « Merci, Héron, je ne m'étais pas trompé en espérant de vous un sage avis. Peut-être me sera-t-il utile. » Dix minutes plus tard, escorté de dix guerriers dont le Héron lui-même, Arroonah et le Chien-Blanc, il s'acheminait vers le lieu qu'il avait fixé pour son rendez-vous éventuel avec les chefs Kioways. Le reste de ses guerriers, sous les ordres de Lenapua, se forma en ligne le long du Rio, prêt à intervenir en cas de trahison, quant à Joë Templemore, il se fit hisser son fauteuil au sommet des rochers et, muni de sa lunette, de sa pipe et des éléments d'une solide « breakfest » il s'y installa commodément.

Bien que le soleil ne fût pas encore levé, il faisait jour ; une brise plutôt aigre faisait parfois frissonner notre Coucou, qui, ce matin-là, était d'assez méchante humeur. Néanmoins, il eut un sourire de satisfaction en constatant la présence d'un groupe de Kioways, de force égale au sien, qui l'attendait déjà. Les deux troupes à cheval se formèrent en ligne et quand elles furent proches, Coucou put à loisir exami-

ner ses adversaires : c'étaient tous des hommes robustes et admirablement bâtis, sensiblement plus vigoureux d'apparence que les Cœurs-de-Feu ; ils étaient revêtus du classique costume des Indiens demeurés complètement sauvages, bien que certains l'agrémentassent de fâcheuses défroques européennes. « Que le Grand-Esprit soit avec mes frères, dit le gamin à haute voix, celui qui leur parle est l'Oiseau-Moqueur, sachem des Bonnets-Noirs. » Un guerrier kioway, le plus grand et sans doute le plus fort de tous, s'avança, il avait un visage féroce et couvert de cicatrices, un œil à demi clos dont la paupière ne fonctionnait pas, et à sa ceinture se balançait une vingtaine au moins de « choses » innommables — des morceaux de peau desséchée auxquels adhéraient des cheveux — qui étaient des scalps.

« Celui qui répond à l'Oiseau-Moqueur, déclara-t-il, est le Bison-Terrible. Que veut l'Oiseau-Moqueur et d'abord qui est-il ? — Ne vous l'ai-je point dit et ne le savez-vous pas ? — Non, l'Oiseau-Moqueur n'est pas le sachem des Bonnets-Noirs ; du moins ne voulons-nous pas le considérer ainsi, tant que nous ne saurons pas s'il est ou s'il n'est pas un blanc déguisé en homme rouge. »

Le ton de cette réplique n'était rien moins que conciliant et Coucou eut un

accès de colère en voyant ainsi échouer ses désirs de conciliation, il se contint pourtant : « Qu'importe ? dit-il avec calme, puisque c'est à lui qu'obéissent les Bonnets-Noirs ? — Les Kioways ne sont pas des Bonnets-Noirs. N'existe-t-il donc pas d'hommes, chez eux, qu'ils aient pris pour chef un enfant ? — Était-il un enfant, s'exclama le gamin, quand, à cent que vous étiez autour de lui pour vous réjouir de la vue de ses souffrances, vous ne réussîtes pas à l'empêcher de vous échapper ? Était-il un enfant, hier, quand vos guerriers fuyaient devant lui comme des lièvres devant le chien ? » Il regretta aussitôt ces dernières paroles, que, dans son mécontentement, il n'avait pas pesées, mais il était trop tard, et du reste, il était clair que, chez les Kioways, le vent ne soufflait pas à la paix.

Un murmure furieux courut parmi les compagnons du Bison-Terrible, et celui-ci poussant son cheval en avant, cria : « L'Oiseau-Moqueur se croit donc un guerrier ? Eh bien ! qu'il le prouve ! Qu'il vienne, seul, mesurer sa valeur contre le Bison-Terrible... seul ! Et s'il a peur, qu'il désigne quelque autre des siens. Le Bison-Terrible est prêt ! » C'était un défi en bonne et due forme, et certes, quand on considérait d'une part les formes herculeennes de l'homme qui venait de le lan-

cer, et celles, si frêles, du gamin à qui il était adressé, on ne supposait pas que celui-ci pût être assez fou pour le relever.

Mais Coucou n'était pas un garçon à s'effrayer, et d'un autre côté, il sentait que s'il se dérobait, son autorité sur ses Bonnets-Noirs en serait fort ébranlée. Il répliqua donc avec calme : « La voix du Bison-Terrible est plus bruyante que le tonnerre, mais son bras est moins redoutable que la foudre. Que veut-il ? Ce combat sera-t-il celui « du dernier sang », ou bien la lutte continuera-t-elle ensuite entre son peuple et les Bonnets-Noirs ? — Lorsque, répliqua l'Indien, l'esprit de l'Oiseau-Moqueur se sera envolé de son corps percé par le fer du Bison-Terrible, les Kioways feront la paix avec les Bonnets-Noirs ; car l'Oiseau-Moqueur seul est leur ennemi. — Homme, s'écria le gamin frappé d'une idée subite, ne serait-ce point sur les suggestions d'un blanc appelé don Rodriguez Sancha que vous en voulez ainsi à la vie de l'Oiseau-Moqueur ? »

Il y eut un silence, puis le Bison répéta en hurlant : « Que le sachem dise s'il a peur et qu'alors il désigne l'un des siens, le Bison-Terrible est prêt. — L'Oiseau-Moqueur ne tremble pas plus aujourd'hui qu'hier, et lui aussi, il est prêt. — Qu'il rassemble donc tous ses guerriers, les Kioways se réuniront en face d'eux, et

devant tous ces braves réunis, le Bison-Terrible ajoutera un scalp de plus à ceux qui ornent sa ceinture. J'ai dit. • Il partit ventre à terre vers les collines au milieu de ses hommes vociférant comme des forcenés, et dans son ignorance des règles de ces sortes de duels, Coucou se tourna vers ses cavaliers. « Eh bien ! leur dit-il, vous avez entendu cet espèce de sapajou ? On ne peut pas dire qu'il n'ait pas la langue bien pendue, ce qu'il y a de sûr ! Qu'est-ce que vous dites de cela ? » Mornes et tristes, les Cœurs-de-Feu baissaient la tête : « Eh bien quoi ? On jurerait que vous venez d'enterrer toute votre famille, qu'est-ce qui vous est donc arrivé ? — La mort répondit gravement le Héron, plane sur l'Oiseau-Moquerur, car celui qu'il s'est imprudemment engagé à combattre est un guerrier qui n'a jamais rencontré son maître. Un jour, seul dans la Prairie le Bison-Terrible fut attaqué par cinq vaillants guerriers cheyennes : leurs scalps aujourd'hui pendent à sa ceinture, et leurs corps sont depuis long-temps la proie des bêtes sauvages. — Vrai ? fit le gamin. Ça prouve que c'est un « costaud ». Mais qu'est-ce qu'il y a de plus fort qu'un « costaud ? »... Eh ! pardi, c'est deux « costauds ? »... Et qu'est-ce qui est capable de « ficher la pile » à deux costauds ?... Vous ne répondez pas ? Je vais

vous le dire : c'est un loustic qui « la connaît dans les coins, les recoins, les surcoins et les contrecoins » ; j'ai justement l'honneur de vous en présenter un, en la charmante personne de l'Oiseau-Moqueur, sachem des Bonnets-Noirs, né natif de Paris en France !... »

## VIII

### Guet-apens.

En dépit de ces paroles un peu fanfaronnes, la consternation des Cœurs-de-Feu était si visible que Coucou ne put s'empêcher d'en rire.

« Alors, fit-il, vous me voyez déjà « estourbi » par cette espèce de fier-abras ? Enterrez-moi tout de suite, allons, ce sera toujours autant de fait, et après on n'en parlera plus ». Nul ne lui répondant, il s'enquit des conditions habituelles de ces combats et apprit ainsi que les guerriers des deux tribus, sur un sang, devaient former un carré autour des antagonistes : l'intervalle servirait de champ clos. Les seules armes permises étaient celles qui ne pouvaient être lancées à distance, de façon que tout se passât en corps à corps ; quant aux ruses, stratagèmes, traîtrises, tout était autorisé « sans aucune excep-

tion ». « Ça me va, fit-il. Consolez-vous, les enfants, je ne suis pas encore mort, du reste, quand je le serai, je vous ferai signe, et il sera bien temps de vous lamentter à ce moment-là. En attendant, séchez les larmes que vous vous préparez à verser sur mon triste sort, et allez prévenir les copains de rappliquer ici. J'ai besoin de dire quelques mots à Lenapua et à quelques autres ».

Il ne faudrait pas croire que Coucou s'illusionnât sur les risques du duel auquel il avait consenti ; il savait très bien au contraire que les probabilités étaient en faveur de son adversaire, mais cela ne l'empêchait pas d'avoir l'intime conviction qu'il « s'en tirerait sans qu'il y eût trop de bobo ».

Et puis, à quoi bon se désespérer par avance ? Il serait bien temps quand le malheur serait arrivé. Selon ses ordres, les Bonnets-Noirs prévenus par le Chien-Blanc, arrivèrent bientôt. Ils furent par Lenapua répartis sur deux lignes à angle droit, formant deux des côtés du carré : cela terminé, Coucou prit l'Indien à part et lui dit : « Vieux frère, il est possible que j'écope tout à l'heure. Si j'en croyais du reste la tête que font vos camarades, je n'aurais même pas le moindre doute à ce sujet : heureusement que moi, je ne m'emballe pas aussi vite ! Néanmoins, il

peut se faire que cette brute de Bison-Terrible me « fiche la pile » : aussi comme c'est vous qui dans ce cas me succéderiez, je veux vous donner quelques instructions. »

En quelques mots, il exposa à son lieutenant ce qu'il aurait à faire dans le cas où lui, Coucou, viendrait à disparaître : délivrer le colonel, l'escorter ainsi que Joë à la frontière des États-Unis, ensuite se mettre en relations avec Bill-Bull, puis conserver l'expectative jusqu'à ce qu'il eût reçu des ordres de celui-ci ; en outre, Lenapua devait prier le colonel de faire le nécessaire pour assurer le sort de Pauline que selon toute apparence, les Polonois de Pyzdry ne refuseraient d'ailleurs pas d'adopter définitivement. « Il nous est arrivé, quelquefois, Lenapua, dit le Parisien en terminant, de nous « prendre un petit peu aux cheveux » vous et moi... parce que, soit dit entre copains, vous avez la tête près du bonnet, c'est le cas de le dire. Mais ça n'avait pas la moindre importance, pas vrai, et on n'en est pas moins des frères nous deux. »

L'Indien réussissait mal à cacher son émotion. « Quoi qu'il advienne, dit-il solennellement, la mémoire de l'Oiseau-Moqueur vivra éternellement chez les Cœurs-de-Feu, et ils se souviendront de lui comme d'un des plus vaillants de leurs

guerriers... puisque, maintenant, il fait partie de leur nation. Chaque fois qu'ils viendront prier Atoomou, leur dieu, ils se rappelleront que c'est à l'Oiseau-Moqueur qu'ils doivent d'avoir retrouvé son image vénérée, et que, sous ses ordres leurs Bonnets-Noirs connurent la gloire et le triomphe. J'ai dit. » Tous deux se serrèrent gravement la main, puis Lenapua ajouta :

« Que l'Oiseau-Moqueur se méfie des Kioways, ce sont les plus traîtres des Indiens. S'ils voyaient que leur champion est sur le point de succomber, ils seraient capables de se jeter en masse sur notre frère l'Oiseau-Moqueur et de le massacer. — Bah ! Je croyais que l'honneur de la tribu était attaché à ce que les choses se passassent loyalement ? — Il en est ainsi d'habitude, mais certaines paroles du Bison-Terrible que m'a rapportées le Chien-Blanc, me font douter de leurs intentions : tout n'est-il pas permis envers un blanc, et ne s'efforcent-ils pas de faire croire que l'Oiseau-Moqueur est un blanc ? Qu'il se méfie, qu'il ouvre un œil sur le Bison-Terrible, l'autre sur ses guerriers. »

Les Kioways, en masse descendaient la colline au grand trot de leurs chevaux, en une pittoresque et barbare cavalcade. Ils étaient silencieux et farouches, et sous les regards impassibles des Cœurs-de-Feu,

vinrent se ranger en face d'eux, selon un dispositif semblable ; mais, comme ils étaient beaucoup plus nombreux, ils se formèrent sur deux rangs (environ trois cent cinquante selon l'estimation du gamin). Celui-ci les considéra curieusement un instant, puis il se débarrassa de sa carabine et de ses pistolets, ne conservant qu'une hache, un poignard et sa courte et redoutable lance. Il achievait ses préparatifs quand un cavalier s'élança au galop dans l'espace libre et s'arrêta court au centre : c'était le Bison-Terrible, entièrement nu, sauf un étroit « pagne » qui lui enserrait les hanches, et tenant à la main une sorte de massue garnie de pointes de fer qu'un homme ordinaire certes, eût maniée avec peine ; lui, il la fit aisément tournoyer autour de sa tête en criant : « Le Bison-Terrible est prêt et il appelle son ennemi au combat ! Que l'Oiseau-Moqueur vienne, qu'il vienne se mesurer avec le chef des Kioways, mais qu'auparavant il regarde longuement le ciel et la terre, et les arbres, et les oiseaux, et les visages de ses amis, car bientôt ses yeux clos par la mort ne les pourront plus contempler ! » Le Parisien haussa les épaules. « Ce que cette sombre brute me déplaît, c'est un rêve, grommela-t-il entre ses dents. J'ai comme une idée que dans un moment il chantera moins haut.

Certainement qu'il est autrement fort que bibi, mais est-ce toujours le plus fort qui gagne? Quant j'étais gosse, j'ai entendu raconter l'histoire d'un certain David, haut comme deux pommes, qui avait aligné une volée soignée à un nommé Goliath, lequel, paraît-il, faisait plus de volume que l'Arc-de-Triomphe; or, je suis plus haut que deux pommes et le Bison-Terrible n'a tout de même pas la prétention de « faire la pige » à l'Arc-de-de-Triomphe: preuve que tout n'est pas encore dit! » Puis, sans répondre, il s'élança aussi sur son rapide coursier, et s'arrêta à vingt mètres de son ennemi; tous deux faisaient un contraste singulier, et la consternation des Cœurs-de-Feu s'en accrut; néanmoins, selon les règles, ils gardèrent comme les Kioways du reste un silence complet.

« L'Oiseau-Moqueur, s'écria le Bison en riant, est-il donc las de la vie? Il est encore temps qu'il désigne un autre de ses guerriers pour le remplacer; le chef Kioway préférerait qu'il agit ainsi, car, de même que l'aigle dédaigne d'engager la lutte contre un roitelet, il lui déplait de combattre un enfant à peine échappé des bras de sa mère. » Coucou demeura muet, de même qu'il se garda de rien répondre à plusieurs autres apostrophes du même genre, se bornant à se tenir sur ses

gardes, et à observer les moindres gestes de l'ennemi. Bien lui en prit. Au beau milieu d'une phrase, le Bison-Terrible enleva sa monture et la lança au grand galop sur le jeune sachem qui fit volter son cheval et, sans peine esquiva l'attaque : le combat était engagé.

Il dura une dizaine de minutes avec des chances diverses. Comprenant qu'il ne pouvait sans folie essayer de lutter corps à corps, le Parisien mettait toute son ingéniosité à éviter son formidable adversaire, quitte à profiter de la moindre faute de celui-ci pour passer à l'offensive. Tous deux parcoururent ainsi plusieurs fois à toute vitesse le front des spectateurs haletants, tantôt l'un, tantôt l'autre jouant le rôle de poursuivant, mais sans qu'ils réussissent à se joindre. Le Bison hurlait et vociférait, Coucou ne disait mot. Soudain, un frémissement courut parmi les Cœurs-de-Feu et les Kioways : comme s'il eût été lassé de ces perpétuelles et mutuelles dérobades, le Parisien inopinément venait de faire volte-face et lançait sa bête sur le Bison qui le suivait à trente mètres ; les deux cavaliers passant tout près l'un de l'autre, Coucou, de sa lance essaya de percer son antagoniste, mais un souple mouvement de celui-ci évita le coup. En même temps, la lourde massue s'abattait, mais elle aussi ne rencontra que le vide,

Alors au risque d'abattre son cheval filant à toute allure, le Parisien le fit tourner court et le ramena sur son adversaire qui n'avait pu encore arrêter l'élan du sien : les deux bêtes se heurtèrent violemment et culbutèrent l'une sur l'autre. Il y eut un instant d'angoisse, puis l'on vit les deux cavaliers se dégager vivement et se faire face, la massue tournoyer, Coucou chancker et tomber à genoux, le Bison-Terrible se jeter sur lui avec un hurlement de triomphe, qui s'acheva dans un affreux cri de détresse et de douleur : profitant de ce que le Kioway levait à nouveau le bras pour lui fracasser le crâne, le Parisien courbé en deux venait de lui enfoncez sa lance dans la cuisse gauche, et perdant son sang à flots le Bison s'affaissa, en même temps que son vainqueur se redressant lui assenait, du manche de son arme, de toute sa force, un coup sur le bras droit pour l'obliger à lâcher sa massue, puis un second sur le crâne pour le mettre définitivement hors de combat.

Il y eut parmi les sauvages une lugubre clamour de désespoir, puis une exclama-tion de fureur quand ils constatèrent que leur champion restait étendu sur l'herbe, sans mouvement. Puis brusquement un grand cri s'éleva : « A mort l'Oiseau-Moqueur ! A mort le blanc maudit ! A mort, le faux homme rouge ! » En même

temps, leurs deux lignes s'ébranlaient, fonçant sur Coucou qui, malgré l'avertissement de Lenapua auquel il n'avait pas accordé l'importance qu'il méritait, demeura un quart de seconde, cloué sur place par la stupeur. Mais il se ressaisit aussitôt : « Ah ! les filous, cria-t-il, ils me paieront ça ! » Selon l'habitude des chevaux indiens, le sien était resté auprès de lui après s'être relevé sans blessure. D'un bond, il fut en selle, et sans regarder à droite ni à gauche (plusieurs Kioways, hurlant, la face contractée par la rage n'étaient plus qu'à cinq mètres de lui), il piqua profondément de sa lance la croupe de la pauvre bête, en la dirigeant du côté des Cœurs-de-Feu qui déjà s'ébranlaient eux aussi. Mais plusieurs Kioways, prévoyant cette intention avaient obliqué de façon à lui couper la retraite et Coucou vit du premier coup d'œil qu'il ne passerait pas : il ne perdit pourtant pas la tête. Ce mouvement de ses ennemis avait eu pour résultat de creuser un vide dans leur ligne ; ce fut dans ce vide que notre Parisien lança sa monture qui, affolée de douleur, filait à une allure insensée. Il passa comme une trombe sans que nul fût en mesure de lui barrer le passage, et en dix foulées, il eut atteint le pied des collines. Une effroyable clamour lui fit tourner la tête : Cœurs-de-Feu et Kioways venaient

de se heurter et ne formaient plus qu'une seule masse où les combattants, ivres de rage, les uns à cause de la défaite de leur représentant, les autres à cause de la lâche traîtrise des premiers, s'enchevêtraient en une indescriptible mêlée d'où montaient des cris qu'on n'eût pu supposer sortir de gorges humaines.

Mais Coucou n'était pas sauvé pour cela. Il s'aperçut bientôt qu'un groupe d'une trentaine de Kioways s'était attaché à lui et le suivait à moins de cinquante mètres ; derrière, une demi-douzaine de Bonnets-Noirs qui avaient pu se dégager des combattants, essayaient de gagner de la vitesse afin de prêter main-forte à leur sachem, mais il était clair que si celui-ci était rejoint, il serait massacré avant que ses guerriers fussent en mesure d'intervenir. « Fichtre ! murmura Coucou, ça chauffe ! Je pense que le papa Templemore doit en avoir pour son argent, là-haut, sur son avant-scène, surtout pour ce qu'il a payé sa place. Allez, hue, dada, voilà le moment de montrer que tu n'as pas les jarrets en pâte de guimauve ! » Puis se retournant à nouveau sur sa selle, il esquissa à l'adresse des poursuivants un magnifique pied de nez en criant : « Ah ! mais non, que vous ne m'aurez pas, bande de pouilleux, mal débarbouillés ! Allez-y, galopez, cavalez, ça vous donnera

de l'appétit ; seulement, j'ai bien peur que ce soit là tout ce que ça vous rapportera.

## IX

### La bataille.

Il fallait vraiment avoir, selon l'expression consacrée, le diable dans le corps, pour se permettre de plaisanter dans une situation pareille. Car Coucou, talonné par ses ennemis exaspérés, était par eux poussé droit sur leur camp ; comme il ne pouvait s'échapper ni à droite, ni à gauche, sous peine de perdre sa légère avance, le péril était aussi bien devant que derrière lui, puisque le camp des Kioways n'avait certainement pas été abandonné sans une forte garde sur laquelle, d'un instant à l'autre, l'infortuné gamin allait se jeter. Ce fut de quoi il se convainquit, quand son cheval, absolument emballé, arriva au faîte de la ligne de collines que les Indiens avaient abandonnée, pour revenir assister au combat singulier de leur chef et du sachem des Bonnets-Noirs. Devant lui, sur l'autre versant, s'étendait une prairie mamelonnée qu'occupaient d'assez nombreuses cabanes en bois ; il en était séparé par le lit du ruisseau où il s'était jeté lors de sa récente évasion ; en face, une série

d'éminences masquaient la hauteur où était retranché le colonel. Mais ce qu'il y avait de plus fâcheux, c'est que de petits groupes de Kioways accouraient à sa rencontre, venant sans aucun doute des postes dissimulés ça et là pour former corps de blocus autour du « très bon cher ami » de Joë Templemore.

« Ça se gâte, grommela Coucou, et ce n'est pas le moment de s'endormir à la moutarde. Jamais mon zèbre ne franchira d'un saut ce maudit fossé... Faut pas que j'en dise de mal, il m'a rendu un fier service, il n'y a pas si longtemps... Donc, il faut tourner à droite ou à gauche... » Il jeta un rapide regard derrière lui ; ses adversaires n'étaient point à plus de cinquante pas, et certains, aussi bien montés que lui, ne perdaient pas un pouce de terrain ; quant au petit groupe des Cœurs-de-Feu, il était manifestement trop éloigné pour intervenir en temps utile. Brusquement, le gamin jeta sa monture vers la droite et prit sa course dans cette nouvelle direction, tournant ainsi le dos au Rio-Brazos et galopant parallèlement au lit du ruisseau. Les Kioways s'en aperçurent aussitôt, et toujours vociférant, dressés sur leurs étriers, ensanglantant le cou et la croupe de leurs malheureux chevaux pour les obliger à accélérer leur allure, ils se lancèrent sur les traces du sachem.

Mais bientôt, celui-ci disparut à leurs yeux : il venait de s'engouffrer comme une trombe dans un bois de chênes, de bouleaux et de hêtres, entre les troncs desquels s'élevait une forêt de roseaux et d'ajoncs extrêmement touffus qui le masqua pour un temps à leur vue. A leur tour, ils y pénétrèrent, foulant, écrasant les arbustes ; quand ils l'eurent traversé dans toute sa longueur, une clamour frénétique leur échappa : le cheval de Coucou filait bien à toute allure dans la plaine, devant eux, mais sur ce cheval, il n'y avait plus de cavalier...

Ils n'eurent pas un instant d'hésitation ; malin, leur ennemi avait abandonné sa monture et, profitant du rideau protecteur des arbres, s'était hissé dans l'un d'eux et dissimulé dans le feuillage. Restait à découvrir celui qui lui servait de refuge. Affluant en masse, ils se répandirent dans le bois, affolés de rage, se gênant les uns les autres, effaçant sous les pas de leurs montures les traces qui eussent pu leur être utiles, décochant leurs flèches au hasard, partout où le vent faisait remuer les branches. Quelques-uns, plus calmes, avaient mis pied à terre et examinaient les troncs pour y chercher des traces d'escalade. Certainement, ils seraient arrivés à leurs fins si, soudain, le terrible cri de guerre des Bonnets-Noirs

n'était venu mettre le comble à leur désarroi : les sept ou huit Cœurs-de-Feu qui s'étaient précipités sur les traces de leur chef arrivaient. Au milieu des buissons, parmi les majestueux géants de la flore texienne, il y eut un choc effroyable ; les hurlements, les cris d'agonie et de fureur se croisaient... tout à coup dominés par ces paroles que, de l'épaisseur de la frondaison d'un chêne, proférait une voix claire et perçante : « Hardi, les enfants, allez-y, c'est pas vos papas !... L'Oiseau-Moqueur va s'en mêler et gare de dessous ! » En même temps, une sorte de sagaie, ou pour mieux dire de harpon, formé de la redoutable pique des Cœurs-de-Feu, à la hampe de laquelle était solidement liée la lanière d'un lasso, troua le feuillage de l'arbre, et un Kioway tomba frappé en pleine poitrine ; aussitôt le harpon violemment arraché de la blessure s'envola et disparut.

« Il est là, il est là ! Mort à l'Oiseau-Moqueur ! » Il y eut, vers le pied du chêne, une ruée de sauvages : l'un d'eux de nouveau roula sous les pieds des chevaux, frappé de la même façon. Mais ils étaient encore plus de vingt, et les Cœurs-de-Feu avaient perdu trois des leurs. La moitié des Kioways fit face à ceux qui restaient, tandis que les autres, s'aidant mutuellement, se hissaient aux basses branches

du chêne. Solidement assis à califourchon sur une haute branche, à peu près invisible du bas, Coucou les observait en écartant légèrement du bout de son arme sanglante les feuilles qui, au-dessous de lui, formaient un vert et insuffisant rempart : « Ah ! murmurait-il, si j'avais seulement ma bonne carabine et mes pistolets ! Mais voilà, je ne les ai pas ; c'est encore un tour de ce terrible Bison-Terrible, qui ne s'est pas du reste révélé si terrible que son nom... Regardez-moi s'ils grimpent, ces Kioways de malheur, jamais ils n'ont autant ressembler à des singes, et pourtant, d'habitude, entre des macaques et eux, le prix de beauté revient de droit aux macaques... Voilà encore une superbe occasion d'exhiber nos petits talents : à toi, le poilu, l'homme aux moustaches grises... Pan, dans le mille ! » Frappé à la nuque, un guerrier Kioway tomba, puis un second qui avait eu le bras traversé par le harpon. Mais un rapide regard révéla à Coucou que ses Cœurs-de-Feu, réduits maintenant au nombre de trois, ne se défendaient plus qu'avec peine, reculaient, et n'allaien pas tarder à succomber. « Mais, bon sang, cria-t-il, que font donc les autres !... » Exclamation empreinte du reste d'une évidente injustice, car le reste des Cœurs-de-Feu ne manquaient pas de besogne, ayant à

lutter contre toute la masse des Kio-ways.

Alors, une fois de plus, notre héroïque gamin donna la mesure de cet incroyable sang-froid, dont la preuve, il est vrai, n'avait plus à être faite. Au moment où le plus leste de ses adversaires allait atteindre la branche qui le portait, Coucou, preste et souple comme une panthère, s'élança de son perchoir et sauta sur le sol ; à peine eut-il touché terre qu'il rebondissait pour ainsi dire sur le dos de l'un des chevaux que les Indiens avaient abandonnés pour livrer assaut à son arbre, enfonçait ses éperons dans le ventre de l'animal qui, en quatre foulées atteignit la lisière du petit Bois. « Envolé encore une fois, l'Oiseau-Moqueur, cria-t-il, volatilisé, subtilisé, disparu ! Allons ! les gaillards, donnez-lui donc la chasse, qu'il ait le plaisir de vous filer encore entre les pattes ! » Ce fut parmi les Kioways, une véritable stupeur, puis ceux qui, occupés à combattre les quatre Cœurs-de-Feu encore debout, étaient demeurés à cheval, se ruèrent sur les traces du fugitif, abandonnant leurs adversaires, les autres dégringolant de leur arbre sautèrent sur leurs chevaux. Quant aux Bonnets-Noirs, un instant ahuris de n'avoir plus personne à combattre, ils n'hésitèrent pas longtemps, et, vaillamment, se lancèrent sur

les traces de leur sachem et de ses acharnés persécuteurs.

« Pour un bon tour, marmottait le Parisien, tout en excitant son cheval, il serait difficile de soutenir que ce n'est pas un bon tour ; en effet, double profit : d'abord, je m'évade de mon chêne où le séjour commençait à manquer de charme, ensuite, je dégage mes braves Cœurs-de-Feu qui, j'ai idée, allaient recevoir une pile soignée. Mais il ne faudrait pas nous croire tiré d'affaires : s'agit de rejoindre les camarades, et ça ne m'a pas l'air de vouloir marcher sur des roulettes, à moins que ce soient des roulettes carrées. « Le terrain qu'il avait à parcourir pour atteindre le champ de bataille où, sans doute, Cœurs-de-Feu et Kioways étaient toujours aux prises ; — le même qu'il avait déjà franchi pour venir échouer au petit bois sauveur, — était, en effet, sillonné, par de petits groupes de sauvages se hâtant d'aller renforcer leurs camarades. Les clamours forcenées des poursuivants n'avaient pas manqué d'attirer leur attention, et ils avaient aussitôt compris ce qui se passait : de tous les points de l'horizon, ils fonçaient vers le fugitif.

« Allons, dit Coucou froidement, je m'étais décidément trop avancé en disant qu'ils ne m'auraient pas, car il est certain que, pour le moment, mes affaires n'ont

pas l'air très prospères. Mais, bon sang ! s'il faut filer comme ça jusqu'à ces fameux territoires de chasse des ancêtres, eh bien ! je ne ferai toujours pas la route tout seul, c'est une consol... » Un spectacle inattendu arrêta la parole sur ses lèvres.

Le sommet des collines vers lesquelles, à nouveau, notre Parisien galopait et qui lui cachaient le théâtre du combat, fut soudain couronné par des sauvages, les uns isolés, les autres par troupes de quatre ou cinq, lancés à toute vitesse, et dévalant vers notre gamin ; puis ce fut, brusquement, une horde confuse, en un indescriptible désordre et d'où s'échappaient des cris, des clameurs, des hurlements inhumains ; et Coucou, frémissant, hors de lui, craignant de comprendre, regardait encore, lorsqu'une nouvelle masse de cavaliers surgit. Et cette fois, malgré la distance, son œil aigu discerna des cavaliers qui, eux, ne portaient point le rudimentaire accoutrement des Kioways, mais bien des costumes civilisés : ses Cœurs-de-Feu, ses Bonnets-Noirs ! Et la lumière se fit : rompus, culbutés, malgré leur nombre, les Kioways fuyaient, poursuivis la lance dans les reins par leurs vainqueurs. Le gamin se dressa sur ses étriers en poussant un cri de triomphe : « Hem ! cria-t-il, je crois que la voilà, la pâle

peignée ! Ça vous apprendra, tas de moricauds, à montrer le poing, quand un vénérable sachem comme l'Oiseau-Moqueur vous tend le rameau de paix ! Bande de traîtres, vous ne direz pas que vous l'avez volée, cette frottée monumentale ! »

Sans interrompre sa course, il jeta un regard derrière lui ; la plupart de ceux qui le poursuivaient, consternés, s'étaient déjà arrêtés ou avaient fait demi-tour ; seuls cinq ou six enragés persistaient. Quant aux quatre Cœurs-de-Feu, ils étaient loin encore, leurs chevaux blessés ou fatigués ayant perdu du terrain. Coucou esquissa à l'adresse de la demi-douzaine d'obstinés un geste de moquerie, puis, accélérant encore l'allure de son coursiер, il s'élança au-devant de la trombe d'hommes et de chevaux en pleine déroute qui dévalait vers lui sur la pente de la colline, comme si, ne comprenant pas qu'elle allait immanquablement le culbuter et le broyer, par le seul effet de sa masse, il avait eu la folle idée de l'affronter à lui seul.

X

La victoire.

Telle pourtant n'était pas l'intention de l'intrépide gamin — avisé autant qu'intrépide. — Mais il avait remarqué en face de lui un amas de rochers comme il en existait tant sur ce sol tourmenté, et, comme les Kioways s'y dirigeaient tout droit, leur masse allait être obligée de se séparer en deux pour le dépasser. Seulement, avant qu'ils l'eussent atteint, Coucou y était parvenu, lui, il avait abandonné son cheval, il avait escaladé les blocs ; et soudain les deux troupes, poursuivants et poursuivis, virent se dresser au sommet du monticule abrupt, un Bonnet-Noir, brandissant belliqueusement sa lance, et qui, tout à coup, abandonnant cette attitude guerrière, se mit à esquisser des entrechats mêlés d'affreuses grimaces à l'adresse des fuyards. Et tous, amis et ennemis, de reconnaître cet enragé sachem des Cœurs-de-Feu : quel autre d'ailleurs, se fût laissé aller à pareille plaisanterie dans de semblables circonstances ?

L'effet produit par cette apparition fut d'ailleurs magique : Bonnets-Noirs et Kioways croyaient Coucou mort. Quand les

premiers virent qu'il n'en était rien, leur triomphe déjà fort probable, leur parut certain : que leur chef eût échappé à la traîtrise et à la poursuite, après sa victoire sur le Bison-Terrible, c'était bien là la preuve que le Grand-Esprit le couvrait de sa protection et favorisait les Cœurs-de-Feu. Un immense cri de joie leur échappa et leur ardeur devint de la frénésie. Et, quant aux seconds, la persuasion qu'il n'y avait décidément rien à faire contre cet adversaire qui passait à travers les mailles de tous les filets, se jouait de tous les périls, acheva de les démoraliser : leur course ne fut plus une fuite, mais une déroute.

Notre Parisien n'était pas d'humeur à rester simple spectateur d'une scène de ce genre. Il regarda en multipliant les signes de dérision, couler de chaque côté de son observatoire le flot des sauvages, puis en deux bonds, il fut sur le sol ; son brave cheval, abrité par la masse des rochers, était resté là, à brouter philosophiquement ; d'un saut, il l'enfourcha et quand, à leur tour, les Cœurs-de-Feu débouchèrent, leur petit sachem parut, un joyeux sourire sur les lèvres, et prit à toute allure la tête de leur troupe. Il faut renoncer à peindre l'enthousiasme de ses guerriers en qui, certes, rien ne subsistait plus de leur mauvaise humeur de la veille.

Virtuellement, la lutte était terminée.

Les Kioways n'étaient plus qu'un troupeau débandé et incapable de résistance qui, toujours furieusement poussé par ses ennemis, ne tarda pas à s'éparpiller dans tous les sens, entraînant dans son désastre les groupes qui s'étaient détachés du corps d'investissement demeuré au pied des retranchements du colonel. Les Cœurs-de-Feu, en proie à une véritable folie de carnage, n'eussent pas demandé mieux que de se lancer à leur poursuite, mais Coucou ne le leur permit pas, tenant à garder tout son monde sous sa main. Arroonah, accouru auprès de son ami, multiplia à cet effet les appels de sa trompe et ce fut ainsi que le gamin, ayant franchi le ruisseau en un point où son lit était peu encaissé, déboucha au trot, suivi de près de cent cavaliers, couverts de sang et de poussière, hideux et superbes, dans le campement des Kioways. Tout avait fui, en proie à une terrible panique. On apercevait dans la plaine des groupes éperdus que des chefs tentaient vainement de rallier ; le désarroi était à son comble, mais, en bon chef d'armée, le Parisien jugea qu'il ne fallait pas laisser à l'ennemi le temps de se reformer.

« Camarades Bonnets-Noirs, cria-t-il de sa voix menue, mais vibrante, vous avez travaillé chacun comme plusieurs douzaines d'anges, ou de démons, au choix, ça

revient au même ; il ne s'agit pas maintenant de nous arrêter en route. Ils ont voulu la guerre, les Kioways, pas vrai ? Ils ne peuvent pas dire le contraire, tout de même, j'imagine ! Eh bien ! nous la leur ferons jusqu'au bout, et nous allons en finir tout de suite avec eux. Comme « frottées », celles qu'ils ont déjà reçues peuvent compter, hein ? Gare à la dernière ! Aux derniers les bons, qu'on dit dans mon patelin ! » Une enthousiaste acclamation lui répondit. Aussitôt, il partagea sa troupe en trois fractions, dont l'une, la plus importante, décrivant un grand arc-de-cercle, devait balayer devant elle les Kioways, que les deux autres chargerait quand ils arriveraient à leur hauteur ; il confia à Lenapua le commandement de la première, gardant pour lui-même celui des deux autres. « Allez-y, cria-t-il. Des gas comme ça, ça ne mérite pas de pitié ! Quand je pense qu'ils me sont tombés à plus de trois cents sur le dos, parce que leur terrible Bison avait reçu la pile !... Trois cents ! Ils auraient pu aller chercher leurs femmes et leurs enfants qu'ils n'auraient pas encore été assez : on aura beau ajouter vingt-cinq mille « gourdes » les unes au bout des autres, ça ne fera jamais un « type à la coule !... » Allons-y, tapez dans le tas : la mauvaise graine, ça repousse toujours ! »

Le mouvement s'exécuta comme il avait été prévu. Lenapua, très habilement, répartit sa troupe en plusieurs petits détachements, se maintenant à la même hauteur, et, pivotant sur l'aile la plus rapprochée des deux pelotons de Coucou (la classique manœuvre de la porte qui se ferme), poussa devant lui les Kioways épars, affolés, incapables de sérieuse résistance. Mais la direction même qu'ils suivaient dans leur fuite, les amenait à passer devant le reste des Bonnets-Noirs. Quand il jugea le moment venu, le Parisien se dressa sur ses étriers. « A nous ! cria-t-il, et tâchons de travailler en conscience, que ces messieurs nous gardent leur clientèle ! » Ce souhait, il faut le dire, ne fut guère exaucé, et pour cause. Personne n'ignore que, terribles dans l'attaque, intrépides sous la pluie de balles et même d'obus, tant qu'ils marchent de l'avant, les sauvages de tous les pays, sauf de très rares exceptions, ne valent rien pour la défensive en rase campagne ; c'est précisément là, dans cette froide résistance, pied à pied, que réside l'une des supériorités des troupes possédant cette qualité sans laquelle les autres ne sont rien : la discipline. Or, cette qualité essentielle, les Cœurs-de-Feu l'avaient dans une certaine mesure, les Kioways en étaient à peu près dépourvus ; ce fut donc comme

une volée de moineaux qui s'envola devant les charges de guerriers de Coucou. En vingt minutes, le champ de bataille fut déblayé ; abandonnant leur camp, leurs blessés, leurs morts, les vaincus, en proie à la plus effroyable des paniques ne songeaient qu'à chercher leur salut dans la fuite, salués par les sarcasmes du Parisien : « Tas de clampins, vous êtes bien avancés maintenant, hein ? Si vous aviez écouté papa Oiseau-Moqueur, vous croyez que ça n'aurait pas mieux valu ? Mais non, on a voulu se battre, et on a reçu la « roullée », et on a tout perdu, son camp, ses bagages et tout son saint-frusquin... sans compter ceux qui ont reçu des atouts, dont ils n'iront pas se vanter à l'aveugle du Pont des Arts ! Non, si j'étais venu au monde aussi bête, je sens que j'aurais fait un procès à mes parents ! »

Il ne tarda pas à arrêter la poursuite désormais sans objet, et se tournant vers Lenapua : « Copain, lui dit-il, prenez une vingtaine de vos gaillards avec vous et allez donc voir ce que devient ce brave colonel là-haut, au sommet de son Mont-Blanc ; depuis le temps qu'il nous entend faire du « boucan », il doit s'être fabriqué des cheveux, de quoi tresser un câble de Quimper-Corentin à Saint-Flour. Vous lui donnerez le bonjour de ma part, vous lui direz que la petite santé se maintient et

que j'irai lui serrer « la pince » dans un moment... Le Héron, lui, va rester ici avec cinquante guerriers pour le cas où les Kioways auraient l'idée saugrenue de « repiquer » ; quant aux autres, avec Bibi, on va faire un tour au camp que nous ont si aimablement abandonné ces messieurs : c'est bien rare si nous n'y trouvons quelque chose à nous fourrer sous la dent ou ailleurs ».

Le camp principal des Kioways, que les Cœurs-de-Feu avaient traversé en trombe, n'était pas très éloigné. C'était un ramassis de cabanes de branchages, de huttes faites avec des peaux d'animaux soutenues par des piquets, et assemblées en un ordre relatif le long de plusieurs avenues se coupant à angle droit ; il ne comportait pas d'enceinte, mais aux environs, dans des enclos, on découvrit plus d'une centaine de chevaux, des brebis et des chèvres qui furent les bienvenus. Chaque baraque contenait des oripeaux, des armes abandonnées, des ustensiles de cuisine, mais « de tout cela le « clou », comme disait Coucou (c'est-à-dire le Mont-de-Piété) n'aurait pas donné quarante-neuf sous. » Pourtant, ces investigations ne devaient pas tarder à aboutir à une découverte sensationnelle autant que navrante.

Quelques cadavres de Kioways gisaient

dans le camp, et le Parisien avait donné ordre qu'on les enlevât et qu'on les inhumât sur-le-champ, dans la prairie proche ; bien qu'il commençât à être habitué aux horreurs de la guerre, la vue de ces morts sanglants, crispés, lui causait toujours une impression pénible. Or, un petit groupe de Cœurs-de-Feu, à la recherche d'un emplacement convenable, parut soudain donner les marques d'un vif émoi, et Coucou qui rôdait curieusement de leur côté, s'approcha. A sa vue, les guerriers s'écartèrent en silence, et il contempla un spectacle qui le fit reculer d'horreur : au ras du sol, apparaissait une tête de femme blanche, livide, exsangue, les yeux clos, les longs cheveux épars ; quant au corps, il était enseveli dans la terre et rien n'en était visible.

Le Parisien demeura une seconde sans voix, frémissant à l'idée des souffrances endurées par cette malheureuse, puis, soudain, il eut un cri : « Mais c'est elle, c'est Angelina Susquachann !... Oh ! la pauvre, pauvre femme... Allez, les copains, au trot, au galop, ventre à terre, dégagez-la ! qui sait si elle n'a pas encore un souffle de vie... Vite ! Vite ! » Ainsi objurgués, les guerriers s'armant d'outils improvisés, se mirent à la besogne, qui ne fut pas facile à mener à bien ; par un infernal raffinement, les bourreaux avaient soigneuse-

ment tassé la terre autour de leur victime, de façon à comprimer davantage et plus douloureusement le corps de celle-ci. Et le Parisien murmurait : « Vrai, c'était bien la peine de nous fausser compagnie comme ils l'ont fait près de San-Pedro : le père « zigouillé », la fille... n'en parlons pas, si elle n'est pas morte, c'est tout comme, et cela vaudrait peut-être mieux pour elle... Mais aussi, je vous demande, cette idée, pour des gens qui, évidemment n'étaient pas de par ici, de courir la Prairie, seuls tous les deux. Sans compter que, pour une raison ou pour une autre, ils s'étaient évidemment attiré la haine de cet infernal Rodriguez qui est évidemment l'auteur de... Oh ! celui-là, celui-là, si je le chipe !... »

Tout en bavardant, il avait fait préparer une litière avec des peaux de mouton prises dans les huttes, ainsi que des breuvages alcoolisés pour ranimer, s'il en était temps, l'infortunée. En outre, un Cœur-de-Feu appelé du nom symptomatique de l'Homme-qui-connaît-les-herbes, et qui, jouant le rôle de médecin et de chirurgien de la troupe, avait déjà plusieurs fois fait preuve d'une surprenante habileté dans l'art de guérir les plaies, préparait un breuvage de sa composition et des emplâtres, destinés aux blessures dont, à mesure qu'on la dégageait, la malheureuse Ange-

lina apparaissait couverte. La première constatation que l'on fit, c'est qu'elle n'était pas morte. Mais comme on achevait de l'arracher à son affreuse gangue, six cavaliers des Bonnets-Noirs s'avancèrent au trot vers le jeune sachem, et celui-ci avec une exclamation joyeuse, reconnut les hommes que, de Pyzdry, il avait envoyés en reconnaissance, les uns vers San-Pedro, les autres sur les traces de don Rodriguez, et dont il attendait le retour avec impatience et aussi avec anxiété, car il craignait qu'il ne leur fût arrivé malheur. « Chic ! s'écria-t-il, on va avoir des « tuyaux » ! Bonjour, les amis, bonjour ! Je savais bien, moi, que vous finiriez par rappliquer ! Une minute, hein, et je suis à vous ! »

## XI

### Révélations.

Angélina était dans un état lamentable. Elle avait dû être torturée avant que les Kioways se fussent résolus à l'enterrer vivante, mais enfin, il était certain qu'elle vivait encore. L'Homme-qui connaît-les-herbes s'empressa autour d'elle et, fait qu'on n'aurait pas osé espérer, au bout de quelques minutes de soins et

après absorption de sa drogue, elle ouvrit les yeux, puis, d'une voix imperceptible, murmura quelques paroles. « Son souffle ne va pas tarder à s'envoler, déclara solennellement le « docteur », que l'Oiseau-Moqueur se hâta s'il veut recueillir les derniers mots qui tomberont de ses lèvres. » Comme pour donner tort à ces funèbres pronostics, la jeune fille enveloppée dans des couvertures et des manteaux, semblait, sous l'influence du breuvage, recouvrer une vie factice et Coucou, penché sur elle, comprit ces mots : « Que j'ai souffert ! Ah ! le lâche ! C'est lui qui a fait tuer mon pauvre père, lui qui sera cause de ma mort... Qu'il soit maudit ! — De qui parlez-vous ? interrogea le gamin. Je suis un ami, moi, et vous n'avez rien à redouter de moi. — Je le crois ; pourquoi ne vous avons-nous pas écouté ? Mais nous ne savions pas... — Écoutez-moi, dit Coucou. D'après les quelques propos que nous avons échangés, j'ai compris que vous vous intéressiez à la petite Pauline Leclercq. Or, vous avez bien deviné que c'était moi qui l'avais arrachée à don Rodriguez, moi qui, devenu son seul soutien... — Mais Thomas le Canadien ? interrompit-elle, faiblement. — Thomas est mort, assassiné. — Mort ! — Oui, autant dire sous mes yeux. Elle n'a donc plus que moi, et si, réellement vous lui

portez de l'intérêt, je pense que vous devriez me confier ce que vous savez d'elle. — Vous êtes le petit Français, elle, mon père en étaient persuadés... Je vais mourir... — Mais non, mais non ! Mourir ! Quelle blague ! »

Elle sourit tristement et absorba docilement une gorgée de la liqueur de l'Indien. De nouveau, une sorte d'excitation artificielle s'empara d'elle, et elle reprit : « Oui, il faut que vous soyez renseigné. Que de malheurs évités si nous nous étions confiés à vous ! Écoutez : Pauline était la fille de Thomas le Canadien, de son vrai nom Arthur Laforest, originaire de Saint-Denis, au Canada, province de Montréal. Possesseur d'une certaine fortune, il fut accusé faussement — c'était, paraît-il, sa destinée — d'un vol compliqué de faux, et, comme ses ennemis avaient bien pris leurs précautions, il s'enfuit du Canada désespérant de jamais prouver son innocence. Il se rendit aux Etats-Unis avec sa petite Pauline encore au berceau ; la mère de l'enfant était morte de désespoir en apprenant le déshonneur de son mari. Or, il connaissait depuis bien longtemps les époux Leclercq, qui avaient pour lui autant d'estime que d'affection ; il les rencontra aux États-Unis, en voyage d'agrément ; ils eurent pitié de l'enfant, la prirent avec eux et de retour au Texas,

la firent passer pour leur propre fille ; plus tard, leur fils Lucien fut mis au courant de la situation, mais il garda fidèlement le secret. Quant à Arthur Laforest, ils l'accueillirent quelques années plus tard dans leur plantation, sous le nom de Thomas-le-Canadien, afin qu'il fût près de Pauline. Mais il y a un an, l'affaire du vol fut, par suite de circonstances que je n'ai pas le temps de vous raconter, évoquée à nouveau par la justice et l'innocence de Thomas fut reconnue ; les vrais coupables furent arrêtés et une prime fut promise par des parents éloignés à qui leur ramènerait le malheureux, ou tout au moins sa fille. Mon père et moi, instruits de tous les détails de ce drame, nous mêmes en campagne à cet effet. Des recherches nous permirent de retrouver leur piste à tous deux jusqu'au Texas... Et sans notre obstination, nous aurions réussi... La mort vient, je la sens, je la vois ! Oh ! ce lâche Rodriguez !... C'est lui qui a chargé ses affreux Kioways de nous massacer, j'en suis sûre. — Mais, pourquoi ? interrogea Coucou. En quoi tout cela pouvait-il l'intéresser ? — Il savait que nous étions à la recherche de Thomas et de son enfant, et il croyait qu'il s'agissait de l'assassinat de la famille Leclercq dont l'infortuné avait aussi été inculpé. Comme le véritable assassin, c'est lui,

il a pris peur et a voulu nous supprimer. »

Épuisée, elle se tut. Pensif et ému, Coucou murmura : « Ces histoires, ce n'est pas d'une clarté limpide, mais enfin, avec un peu de bonne volonté, on finit tout de même par s'y débrouiller tant bien que mal. Ainsi le vieux Ladomirsky avait raison, elle est la fille de Thomas... — Il faut, poursuivit plus faiblement Angélina dont les forces déclinaient rapidement, que je vous donne l'adresse des parents qui restent à la petite. Ils... » Mais elle n'en put dire plus long, une crise d'étouffement la prit, ses yeux se revulsèrent et ce fut en vain que l'Homme-qui-connaît-les-herbes lui fit encore une fois avaler de son liquide magique ; elle s'agita un peu, glissa dans le coma et cinq minutes après, elle n'était plus.

La fin tragique de cette jeune fille que, peu de semaines auparavant, il avait vue si pleine de vigueur et d'énergie, bouleversait le brave et honnête Coucou. Il ne pouvait retenir ses larmes, entremêlant ses regrets de menaces à l'auteur responsable de cette mort, qui, de plus en plus, apparaissait comme le plus fieffé des bandits. Mais d'autres soins le réclamaient ; ainsi qu'il l'avait ordonné entre temps, des patrouilles s'en étaient allées relever les morts et les blessés des Bonnets-Noirs dans les différents emplace-

ments où avaient eu lieu des combats ; le cadavre de l'infortunée fut déposé à côté de ceux des guerriers, et, ce pieux devoir rempli, le gamin s'occupa des messagers qui, si heureusement, venaient de rejoindre la troupe. Ceux qu'il avait envoyés à San-Pedro lui déclarèrent qu'après la défaite subie par les hommes de don Rodriguez et la destruction du convoi, des troubles graves avaient éclaté ; mineurs et aventuriers s'étaient entre-tués pendant une journée entière, ce qui restait debout des maisons de la bourgade avait été détruit et, à l'heure actuelle, San-Pedro n'était plus qu'un monceau de ruines. Quant à l'origine de ces sanglantes querelles, qui avaient achevé l'œuvre des Bonnets-Noirs, il fallait la chercher dans un stratagème dont s'était avisé Coucou et que nous avons rapporté en son temps : rencontrant dans la forêt, après le massacre de Thomas, un pauvre diable de mineur, il lui avait, on s'en souvient, raconté que Hans Szegedyin, le changeur, connaissait en réalité, parfaitement le secret du « Trésor des Toltèques » et que c'était pour se l'approprier à lui seul qu'il faisait semblant de l'ignorer. Le mineur n'avait rien eu de plus pressé que de colporter ces paroles, ainsi que l'avait prévu notre Parisien ; Hans avait été sommé par ses complices de dévoiler ce

qu'il savait ; ne sachant rien, il n'avait pu les satisfaire. De là, rixes, combats, incendies, massacres, au cours desquels le misérable changeur avait été tué à coups de couteau. « Une vermine de moins, déclara froidement Coucou. Cela m'épargne de la besogne, car cet Hans Szegedyin, la sinistre crapule, étant le véritable instigateur du meurtre de Thomas, il est évident que j'aurais plutôt passé le reste de ma vie dans ce désert, que de m'en aller sans le châtier comme il le méritait. Puisque c'est fait, tant mieux. Que le diable le rôtisse pendant deux ou trois cents douzaines de millions de siècles, voilà le vœu le plus sincère que je puisse former pour son bonheur. A vous maintenant, continua-t-il, s'adressant aux guerriers qui avaient été chargés de s'informer de don Rodriguez.

La première partie de leur rapport fut pas très sensationnelle. Ils avaient eu beaucoup de peine à retrouver la piste du planteur, d'autant que le pays où ils avaient dû pénétrer pour la retrouver était, de tous côtés, sillonné par ses partisans, qu'il n'y était bruit que des exploits des Bonnets-Noirs et que, par suite, force leur était de prendre les plus grandes précautions pour se cacher. Ils avaient néanmoins découvert l'homme qu'ils cherchaient non loin de son hacienda ; là, ils

avaient appris que de vifs dissensiments, résultant de l'affaire de San-Pedro, s'étaient élevés entre les autres planteurs, ses associés pour l'affaire des mines, et lui. Coucou, nous l'avons dit, avait déjà eu vent de quelque chose de ce genre. Là-dessus, après un court séjour à son hacienda, don Rodriguez était parti avec sa famille et un bon nombre de ses serviteurs dans la direction de Galveston, où il ne fallait pas songer à le suivre. Les Cœurs-de-Feu étaient donc restés encore deux ou trois jours à rôder dans l'espoir de recueillir quelques autres indications, mais leurs investigations ne donnant plus grand résultat, ils allaient se mettre en devoir de regagner Pilcomayos, lieu de rassemblement primitivement fixé, quand le hasard leur avait apporté une nouvelle, dont l'exposé fit bondir Coucou.

Un matin, au lever du soleil, comme ils allaient seller leurs chevaux, un homme était apparu tout près de leur campement dont il s'était évidemment approché volontairement, puisqu'il avait dissimulé sa présence le plus longtemps qu'il avait pu. L'un d'eux allait l'abattre d'une balle quand ils s'étaient aperçus qu'il multipliait les signes d'amitié. Ils s'avancèrent donc vers lui, et comme l'un d'eux baragouinait l'espagnol, ils l'avaient interrogé. « Je vous cherchais, Bonnets-Noirs, leur

avait dit l'homme, et j'ai eu assez de mal à vous découvrir : bien heureux suis-je d'y avoir réussi. Écoutez-moi : est-il vrai que votre sachem, celui qui vous commandait à la bataille de San-Pedro, soit un jeune blanc, un Français, autrefois esclave sur les plantations de don Rodriguez Sancha ? — Que vous importe, homme blanc ? avait répondu l'un des guerriers. — Il m'importe beaucoup. Est-il vrai qu'il s'appela jadis l'Écureuil-Volant, qu'il appartint à la tribu des Cœurs-Sanglants, qu'il arracha avec une audace inouïe, Thomas le Canadien, passé pour mort, aux griffes de don Rodriguez ? » Les Indiens avaient gardé le silence. « Vous ne voulez pas me renseigner, continua le personnage, vous avez tort ; après cela, peut-être n'en savez-vous pas plus long. Quoi qu'il en soit, comme je pense que vous saurez où le prendre, ce sachem, je vous prie de lui rapporter les paroles que voici : à l'époque où, déguisé en Cœur-Sanglant et suivi d'un seul compagnon, il travaillait à la délivrance de ce brave et malheureux Thomas, enfermé dans les cachots de l'hacienda, il fit la rencontre d'un chasseur blanc, nommé James O'Sparkins... »

A cet endroit du récit, Coucou interrompit le narrateur par cette exclamation : « O'Sparkins ! Je crois bien que je me

souviens de lui ! Il avait été le camarade de Thomas, il connaissait le fin mot de l'histoire Leclercq ; seulement, il avait la frousse de Rodriguez, alors... Continuez, amis, continuez, vous commencez à m'intéresser, et pas rien qu'un peu ! »

## XII

### Où l'on se retrouve.

L'Indien reprit donc : « Voici les paroles que prononça ensuite l'homme blanc : « Votre sachem s'il est bien l'homme ou plutôt l'enfant que je crois, sait que je suis l'ennemi de ce bandit de Rodriguez contre qui il lutte lui-même avec tant de vaillance il se souviendra certainement de ce que je lui racontai durant les deux ou trois jours que nous passâmes ensemble, à savoir, que le susdit Rodriguez me fit jeter en prison comme complice de Thomas, pour un crime dont il savait, puisque c'était lui-même qui l'avait commis, que nous étions l'un et l'autre innocents. Je ne désire donc rien tant que de voir ce gibier de bagne puni comme il le mérite. Eh bien ! hommes rouges, justement, il se prépare à échapper au châtiment qu'il devine sans doute imminent, il se prépare à s'embarquer sur un navire qu'il a acheté exprès et qui

l'emportera bien loin, en un lieu où ni vous ni votre sachem, ni moi, n'irons le chercher. Je sais cela de source sûre : le capitaine de ce navire est de mes amis, je l'ai vu, voici moins de huit jours, à Galveston, et il m'a raconté qu'il devait se trouver dans une lune, comme vous dites, auprès du petit port de Ferro-Caballero, pour s'y tenir prêt à y embarquer discrètement le planteur et sa famille quand ils auraient terminé les affaires qui les retenaient au Texas, c'est-à-dire, la réalisation de la plus grande partie de leur fortune... — Une lune ! s'exclama Coucou. Comptez les amis, comptez : il y a combien de jours que cet O'Sparkins vous a dit tout cela ? — Huit jours tout juste. — Et une huitaine aussi s'était écoulée depuis que le capitaine du navire lui avait fait ses confidences ; donc, nous avons à peu près deux semaines devant nous pour nous rendre à Ferro-Caballero ! Ah ! ah ! monsieur le senor don Rodriguez, voilà qui n'était pas mal imaginé. Mais, des fois, vous savez, les meilleures combinaisons « claquent », ça c'est vu. Qu'est-ce que vous diriez si vous trouviez au rendez-vous une centaine de bonshommes que vous n'y attendez pas, hein ? C'est ça qui serait rigolo, pas vrai ? La bonne petite surprise qu'on vous ferait là, qu'en dites-vous ? Eh bien ! ne vous tourmentez pas le « ciboulot », on vous la

fera si vous êtes bien gentil, et même si vous ne l'êtes pas. Et au rendez-vous on y sera, aussi vrai que voilà là-bas le vieux papa Templemore qui s'amène à pas lents, comme un rentier qui se paie une petite promenade hygiénique le soir sur le boulevard de Clichy, pour faire la digestion ! »

En effet, le cortège du richissime Américain apparaissait, maintenant que la bataille était terminée et s'avancait dans la direction du camp des Kioways. On apercevait le millionnaire qui, bercé au petit trot de son superbe cheval, et, comme de juste, la pipe à la bouche, considérait d'un air intéressé les vestiges du combat. Tandis qu'il s'approchait, Coucou acheva l'interrogatoire du messager, mais celui-ci ne lui apprit plus rien d'important, ayant achevé l'essentiel de sa communication. Le gamin, assis sur une grosse pierre, la tête dans ses mains, réfléchissait profondément ; toutes les haines qu'il avait amassées, soit pour son compte personnel, soit pour le compte d'autrui, contre le sieur Rodriguez, s'agitaient, si l'on peut dire ainsi, tumultueusement dans son esprit, et il se disait fiévreusement : « Le laisser échapper, pour qu'il s'en aille jouir en paix des richesses qu'il a entassées à force de crimes, dans le sang des Leclercq et celui des pauvres esclaves... sans compter encore tout ce que j'ignore de lui et

qui ne doit pas être beaucoup plus beau que ce que j'en connais? Ah! non, par exemple! J'aimerais mieux faire le trajet d'ici à Ferro-Caballero sur la tête et les mains, sans boire, manger, ni dormir... Mais au fait, où est-ce situé, ce patelin-là? Ce doit être au diable, peut-être même plus loin, sur la côte, et il y a bien des chances pour qu'aucun de mes Cœurs-de-Feu n'en ait jamais entendu parler. Sale affaire!... Mais que je suis « tourte!» A eux deux, le colonel et Joë doivent bien avoir une carte, et avec une carte, nous nous débrouillerons!»

Il en était là de ses méditations, si absorbantes qu'il ne voyait ni n'entendait rien autour de lui, quand, soudain, il se sentit enlevé par une poigne puissante, serré, étreint, étouffé par deux bras robustes, cependant qu'une voix tonitruante lui cornait aux oreilles, en un pseudo-français : « Master Quiouquiou, vous étiez un zéro, perfectly, un zéro!» S'arrachant à son ahurissement, mais à demi suffoqué, Coucou reconnut enfin l'organe sympathique de Joë; quand il eut retrouvé son souffle, il ne manqua pas, bien entendu, de protester contre le qualificatif qui lui était appliqué : « Non, mais dites donc, vous, fit-il avec véhémence, je vous engage à modérer vos expressions : un zéro, moi! C'est plutôt vous, dont le

ventre à des intentions de devenir rond comme une boule ! — Un zéro, perfectly, insista l'autre, Joë a vu et Joë a admiré, avec son lunette. Master Quiouquiou, vous étez beautiful comme tous les zéros de l'antiquité, ceux de la Grèce, de la Gaule, de la Chine, du Pérou, du... — Ça y est, j'ai compris ! s'exclama le gamin, il voulait dire les héros ! Mais vous ne savez donc pas qu'il est aspiré ? — Qu'est-ce qui est aspiré ? interrogea l'Américain, en ouvrant de grands yeux. — Eh ! l'h, pardi ! On dit un... héros, et non un zéro. Mais ça n'a pas d'importance, le cœur y était, c'est le principal. Hein, vous avez vu la pile qu'ils ont reçue ? Et leur Bison-Terrible, qu'est-ce qu'il a pris le pauvre ! Enfin, avouez qu'ils l'ont bien cherchée, pas vrai ? et que master Quiouquiou a eu recours à tout, pour éviter de faire « pleuvoir des atouts » ; mais qu'est-ce que vous voulez ! quand on a affaire à des abrutis, le meilleur moyen de se faire comprendre d'eux, c'est de taper dessus. »

Joe Templemore ne l'écoutait pas ; les sourcils froncés, il considérait le gamin d'un air grave, puis, tout à coup, il laissa tomber un seul mot : « J'achète. — Vous achetez quoi ? interrogea le Parisien. Nous ne sommes pas à la foire au pain d'épices, ici. — J'achète votre individiou et tous les individious de vos guerriers. Joë Temple-

more est riche, il vaut dix-neuf millions et demi de dollars, en attendant mieux. » Coucou le regarda d'un air indécis. « Pour m'acheter, je crois en effet qu'il m'achète, murmura-t-il, mais pas dans le sens où il l'entend. Expliquez-vous, fit-il, tout haut, moi je n'ai jamais été très fort pour deviner les rébus, charades, et autres joujoux du même genre. — L'Amérique est un grand pays, très grand, immense, continua le millionnaire avec un geste large. Ici, là, ailleurs, il y a des mines, des mines d'argent, que Joë Templemore exploiterait s'il les connaissait ; mais il ne les connaît pas, parce qu'elles sont... comment disiez-vous donc, voyons?... Ah ! parce qu'elles sont inconnues, c'est ça : il ne les connaît pas parce qu'elles sont inconnues, voilà qui est clair ! Alors, moi, Joë Templemore, je donne à vous, master Quiouquiou, une montagne de dollars : vous, master Quiouquiou, little boy français, vous allez avec vos guerriers, chercher des mines inconnues dans des pays inconnus ; quand vous en avez trouvé une, Joë Templemore l'exploite, master Quiouquiou devient riche, et Joë Templemore aussi. Voilà. »

Coucou demeura un instant interdit, puis il sourit : « Allons, vieux frère, vieux père, fit-il, faut pas vous monter la tête comme ça ; dans mon pays, on n'achète pas les gens comme une tarte aux pommes

ou une douzaine de billes. Du reste, nous n'avons pas le temps de nous amuser à raconter des blagues, il va falloir jouer des flûtes, et un peu vite, moi, du moins... parce que vous, vous allez retrouver votre très bon cher ami Olivier et vous pourrez retourner chez votre papa. — Quand Joë a dit, il a dit. C'est une chose que nous verrons plus tard ; allez, little quiouquiou, allez, faisez vos affaires, je vais serrer les deux mains de mon très bon cher ami Olivier. — Eh bien ! fit le gamin en lui désignant une petite troupe de piétons qui s'avançait à pas rapides, vous n'aurez pas loin à aller, le voici qui rapplique justement. Ah ! il peut dire qu'il nous en a donné du tintouin, le très bon cher ami. Enfin, c'est fini, faut espérer. »

Tout en s'avançant vers le colonel — car c'était bien lui qui, abandonnant ses retranchements désormais inutiles, accourrait vers son sauveur — le Parisien donna ses ordres pour qu'onachevât de ramasser les morts et les blessés des Cœurs-de-Feu ; fort du prestige que lui valait sa récente victoire, il interdit formellement que l'on scalpât les blessés ennemis, mais conscient qu'il ne fallait pas trop heurter les traditions de ses guerriers, il ne spécifia rien pour les cadavres, attendu, murmura-t-il, tout bas, que ça ne leur ferait ni chaud ni froid d'être enterrés avec ou sans leurs

cheveux». Il prescrivit aussi qu'on envoyât de petites patrouilles sur toutes les hauteurs environnantes, où elles s'établiraient de façon à prévenir tout retour offensif des Kioways, d'ailleurs, peu vraisemblable. Il achevait, lorsque le colonel Lake-Evans parut, suivi de Nino, des Bonnets-Noirs, jadis débarqués du batteau improvisé et qui l'avaient renforcé au sommet de sa forteresse, et de quelques-uns de ses propres hommes d'escorte, de solides gaillards à tournure militaire, probablement soldats de l'armée des États-Unis, mis à sa disposition.

A peine l'officier américain prit-il le temps de serrer la main de Joë : il s'élança vers Coucou, et, sans façon, l'embrassa sur les deux joues. « Je vous avais bien jugé, la première fois que je vous ai vu, lui dit-il avec émotion ; dût votre modestie s'en offenser, je déclare — et je crois m'y connaître assez bien en matière de bravoure — que vous êtes un petit héros. — C'est déjà, répliqua Coucou gaiement, ce que m'sieu Templemore m'a dit, seulement, lui, il avait oublié de l'aspirer. — Aspirer quoi? — L'h, pardi, alors, ça faisait un zéro, et j'ai failli me fâcher... Alors, m'sieu le colonel, ça va, cette santé? Vous avec un peu maigri. Est-ce que vous vous seriez fait de la bile, par hasard? — Croyez-vous, s'exclama le

colonel, qu'il n'y avait pas de quoi? que serions-nous devenus sans vous? — Oh! ma foi, les sauvages vous auraient zigouillés, probablement, à moins que vous n'eussiez préféré vous laisser mourir de faim. Vous savez, ce n'est pas un bien grand service que je vous ai rendu là : casser sa pipe il faut toujours y arriver un jour ou l'autre ; alors un peu plus tôt, un peu plus tard... — Vous avez une façon de considérer les choses !... » Tout joyeux, le colonel et ses hommes entouraient le gamin, lui racontant les épisodes du siège, leurs désespoirs et leurs espérances, leur enthousiasme quand ils avaient vu apparaître le radeau, leur consternation quand ils avaient appris la disparition du vaillant petit sachem. « Sans compter, interrompit celui-ci, que vous avez failli me faire passer un fichu quart d'heure. C'est grâce à votre attaque manquée, que ces sapajous de Kioways ont eu l'idée saugrenue de m'attacher à leur fameux poteau, qui était du reste toute une palissade... Mais je ne vous en veux pas : le tout, c'est de savoir l'intention, pas vrai? Et la vôtre était bonne ! »

## XIII

### Palabres.

Les effusions terminées, Coucou, flanqué du colonel et de Joë passa l'inspection du champ de bataille, ainsi que des dispositions prises pour assurer la sécurité de sa petite armée. Ce ne fut pas sans un profonde chagrin, qu'il apprit les pertes sérieuses que celle-ci avait éprouvées au cours de ses luttes contre les Kioways. Dix-sept morts, vingt-deux blessés, tel était le bilan, sans compter les guerriers qui, atteints légèrement, ne pouvaient continuer à tenir leur place dans le rang. Outre les regrets que lui inspiraient la mort de tant de braves, il constatait que ses forces allaient se trouver, de ce fait, singulièrement réduites ; et un rapide calcul lui apprit qu'en comptant une quinzaine d'homme valides à la garde des blessés (car il se refusait absolument à abandonner ceux-ci à eux-mêmes, comme c'était trop souvent l'habitude chez les Cœurs-de-Feu), il lui resterait tout au plus, sous les armes, soixante-quinze à quatre-vingts combattants. Or, il ignorait totalement les obstacles qu'il pourrait trouver sur sa route pour atteindre la côte : un

pareil effectif lui commandait donc d'éviter autant que possible les combats, et, pour ce faire, d'étudier avec soin son itinéraire.

Il s'apprêtait, le soir étant proche et toutes ses dispositions prises, à réunir ses auxiliaires et ses amis en un conseil de guerre, quand les postes détachés envoyèrent une estafette annonçant l'apparition d'un groupe de Kioways. Cette fois, Coucou se mit en colère. « Ils exagèrent, s'écria-t-il. Vrai, ils commencent à devenir encombrants et pas rien qu'un peu ! Est-ce qu'ils pensent nous « cramponner » encore longtemps comme ça ? Gare, s'ils persistent à m'échauffer les oreilles ! J'en fais une bouillie et je la donne à manger aux poissons du Rio-Brazos ; ils verront, si c'est rigolo ! » En quelques instants, les Bonnets-Noirs furent à cheval, de nouveau prêts à la lutte. Et tous les yeux de ces guerriers éprouvés se fixaient avec confiance sur ce gamin qui, joignant à ses victoires sur les aventuriers de don Rodriguez et sur les Cheyennes et Fils de la Lune un nouveau triomphe, leur semblait décidément un envoyé du Grand-Esprit, une incarnation de cet Otoomou dont il leur avait rendu l'image sacrée.

Mais on sut bientôt que les intentions des sauvages n'avaient pour l'instant, rien de belliqueux. Au nombre d'une quinzaine

seulement, ils étaient chargés de branches d'arbres qu'ils brandissaient ostensiblement en signe de paix. « Arroonah, dit Coucou à son fidèle lieutenant, allez donc voir ce qu'ils veulent. Écoutez-les, d'abord, tout en vous gardant des traîtrises. Si, bien que proposant la paix, ils vous servent des si, des mais, des car, envoyez-les voir dans la Lune si les haricots sont mûrs ; s'ils vous paraissent disposés à subir nos conditions sans discuter, alors seulement, amenez-les ici. Prenez quinze camarades avec vous, vieux, et cavalez. »

Arroonah obéit. Sur les instructions du jeune sachem, les Cœurs-de-Feu se rangèrent en bataille, le dos au Rio-Brazos, en avant du camp abandonné par les Kioways. Le colonel, Joë Templemore et leurs hommes se postèrent, plus en arrière, sur une hauteur où ils pourraient se défendre le cas échéant. Quant à Coucou, il se plaça à quinze pas en avant de sa troupe, sur le cheval qu'il avait conquis et encore harnaché à la mode des sauvages. Au bout d'un quart d'heure, la délégation des Kioways apparut ; franchissant la ligne des collines, et escortée par Arroonah et son détachement, elle ne tarda pas à se trouver à une vingtaine de pas de ses vainqueurs.

Du premier coup d'œil, le Parisien reconnut qu'il y avait là une demi-douzaine de chefs d'un rang élevé, dont plusieurs

portaient encore les traces de légères blessures reçues pendant le combat. Ils s'arrêtèrent tous, sauf l'un d'eux qui, avec une réelle dignité, s'avança jusqu'à cinq pas de Coucou, raide sur sa monture. « Tintamow, grand chef chez les Kioways, guerrier réputé dans le conseil et le tomahawk au poing, salue l'Oiseau-Moqueur, dit-il. — L'Oiseau-Moqueur salue Tintamow, répliqua froidement Coucou. Que mon frère parle vite, que ses paroles ne déguisent point sa pensée, car les Bonnets-Noirs n'ont point de temps à perdre en discours inutiles. — Mon frère, insinua l'Indien, ne veut-il point fumer le calumet avec ses frères? — Les Bonnets-Noirs ne fument le calumet qu'avec leurs amis, non avec des ennemis, des traîtres et des lâches. — Les Kioways, s'écria Tintamow, dont — les yeux étincelèrent, sont-ils donc des lâches? — Comment donc le chef appelle-t-il ceux qui, ayant accepté de terminer une guerre par le combat du dernier sang, ne se résignent pas à la défaite de leur champion et, à plus de trois cents, attaquent celui de leurs adversaires? Dira-t-il que ce sont là des braves et loyaux guerriers? C'est pourquoi le Grand-Esprit leur a refusé la victoire et, malgré leur nombre, l'a donnée à leurs ennemis. Que mon frère le chef Kioway réponde maintenant! »

Sous cette apostrophe prononcée avec virulence, Tintamow et les siens avaient baissé la tête, parce qu'ils savaient que les reproches en étaient mérités. « Que veulent les guerriers Kioways? reprit Coucou. Apportent-ils la paix? Mais l'Oiseau-Moqueur la leur offrit lui-même, la paix, en laissant la vie sauve à plusieurs de leurs guerriers, dont les siens auraient pu, s'il ne s'y était opposé, prendre le sang et les chevelures. Pourquoi donc, maintenant, qu'il est vainqueur, l'Oiseau-Moqueur la leur accorderait-il? Pourquoi n'irait-il pas porter le désastre et la ruine jusqu'aux villages des Kioways, massacrer leurs femmes et leurs enfants, détruire leurs huttes, enlever leurs troupeaux, pour les punir de leurs trahisons? — Beaucoup de guerriers de notre nation accourraient à notre aide, si Tintamow les appelait, répliqua le chef d'un air sombre. L'Oiseau-Moqueur ne sait-il pas que les Kioways sont un peuple puissant? — Que Tintamow les appelle donc, mais qu'avant d'engager le combat, il compte les Bonnets-Noirs qui seront venus renforcer ceux qu'il voit à cette heure rangés derrière leur sachem. » Cette évocation de renforts purement imaginaires, produisit l'impression désirée. Tintamow ayant fait semblant de réfléchir un bon moment, continua en ces termes : « Mon frère veut donc

la guerre : « L'Oiseau-Moqueur ne souhaite pas combattre les hommes rouges et il en a donné la preuve en leur présentant le premier le rameau de paix qu'ils ont repoussé. Que les Kioways, maintenant, prouvent qu'ils désirent sincèrement vivre en état d'amitié avec les Bonnets-Noirs qu'ils fassent oublier leur traîtrise, qu'ils s'avouent vaincus. Alors l'Oiseau-Moqueur verra. » Nouveau silence. puis le chef interrogea : « Qu'exige donc l'Oiseau-Moqueur ? — Que vous rentriez à vos villages, que vous abandonniez l'alliance des mauvais hommes blancs, que vous juriez sur le sang de ne plus prendre les armes contre les Bonnets-Noirs, ni les Cœurs-de-Feu. A ce prix, vos morts vous seront rendus, pour que vous puissiez les honorer de la sépulture qui convient à des guerriers tombés au combat, vos blessés pour que leur fils leur donnent les soins qu'ils leur doivent. J'ai dit. — Mais notre camp ? — Hommes, qui donc a remporté la victoire ? Vous, ou bien nous ? Et à qui donc appartiennent les dépouilles des vaincus ? »

La condition était dure pour des Indiens, car les provisions, le matériel de campement, les armes, les troupeaux, les chevaux capturés dans leurs enceintes leur échappaient ainsi : or, pour ces pauvres peuplades, c'étaient là de précieuses richesses. Mais, à la grande satisfaction de ses

hommes, Coucou cette fois, fut inflexible ; la douceur ne lui ayant pas réussi, il essayait maintenant de la rigueur. Tintamow ne donna pas de réponse ferme et annonça son retour pour le lendemain matin. « Non, non, hommes, cria Coucou, c'est avant la nuit que je veux savoir si les Kioways sont toujours sur le sentier de la guerre. Qu'ils répondent sur-le-champ, sinon malheur à eux, le vent dispersera à travers la Prairie les cendres de leurs demeures, et leurs enfants leur reprocheront de n'avoir su sauver ni dans le combat, ni dans le conseil, les asiles où ils s'abritaient. » Sombres, les Kioways ne se décidaient pas et ils se retirèrent, déclarant qu'ils allaient en délibérer. Ils disparurent à vive allure derrière les collines, allant évidemment retrouver les leurs. Par l'ordre de Coucou, Arroonah avec vingt-cinq Cœurs-de-Feu les suivit à quelque distance, avec mission de chercher à découvrir où ils s'étaient rassemblés.

« Pourquoi donc, interrogea le colonel, quand il fut venu rejoindre le Parisien, vous montrez-vous si rigoureux ? Certes, je comprends que vous leur en veuillez, car, d'après ce que j'ai appris, ils ont fait preuve d'une déloyauté inadmissible, même chez des sauvages. — Il le faut, affirma Coucou. Sûrement que ce ne sont que des sauvages, et comme il n'y a pas mal de

civilisés qui ne valent pas pipette, jugez de ceux qui ne le sont pas. Non, si j'agis ainsi, ce n'est pas que j'aie une trop longue dent contre eux, c'est parce que je crois, — vous savez, je peux me tromper, ça m'est déjà arrivé au moins cinq ou six fois dans ma vie — je crois que c'est là le meilleur moyen pour qu'ils nous laissent tranquilles. Si je leur rends leurs baluchons, qu'est-ce qu'ils feront ensuite? Ils iront les mettre en sûreté et ils nous tomberont encore dessus, d'abord parce qu'ils pourront toujours prétendre, ayant sauvé leurs meubles qu'ils ont été vainqueurs, et surtout, parce qu'ayant retrouvé leurs vivres et leurs ustensiles, ils pourront nous poursuivre quand nous partirons d'ici. Si, au contraire, je garde tout, détruisant ce que je ne peux emmener ils seront bien forcés de rentrer chez eux pour se réapprovisionner. Car, entre nous, leurs serments de sang et compagnie, j'y crois autant, avec ces lascars-là, qu'à l'histoire du *Petit-Poucet* ou de la *Belle au Bois dormant*. — De sorte que, s'ils n'acceptent pas vos conditions? ...

— Je vais prendre mes dispositions pour leur tomber dessus cette nuit de façon à ne plus entendre parler de leurs vilains individus jusqu'au prochain déluge ; voilà. Je vous expliquerai cela plus tard, et alors vous comprendrez que je ne peux pas accepter d'être suivi par ces bonshommes

plutôt gênants, au cours du petit voyage que j'ai l'intention de m'offrir. »

En attendant qu'on fût fixé sur les intentions des Kioways, Coucou ordonna que tout ce que contenait le camp en approvisionnements fût transporté au sommet de la colline, dans les retranchements établis par le colonel ; de même les moutons et les brebis ; quant aux ustensiles, armes, vêtements, ils furent entassés sur plusieurs immenses bûchers ; une torche à chacun d'eux et tout flamait.

Trois heures se passèrent, et les Kioways ne paraissaient pas. Arroonah avaient envoyé un de ses cavaliers annoncer qu'il avait découvert un grand nombre d'entre eux, à trois lieues environ, mais qu'il ne pouvait les approcher, à cause des postes dont ils s'étaient entourés. Comme la nuit approchait, Coucou lui fit dire de ne laisser qu'une petite patrouille sur les lieux, et de rejoindre, et en même temps donna l'ordre de mettre le feu aux bûchers : quelques instants plus tard, les richesses des Kioways n'étaient plus qu'un souvenir.

## XIV

### La cérémonie funèbre.

Bien qu'il fût brisé de fatigue et que les contusions reçues au cours du combat le fissent souffrir, Coucou ne s'accorda pas de repos qu'il n'eût fait transporter tous les blessés des Cœurs-de-Feu aux retranchements, ainsi que, comme nous l'avons exposé, les approvisionnements conquis sur les Kioways. Il visita la petite forteresse qui avait servi de refuge au colonel, et en admira fort l'ingéniosité. Elle occupait tout le sommet de la colline, et était formée par des murailles faites de blocs de rochers et de levées de terre, renforcées aux endroits les plus accessibles par des abatis d'arbres et des tranchées ; des cabanes avaient été construites pour en loger la garnison. Il était clair qu'une poignée d'hommes résolus se gardant bien, bien pourvus d'armes à feu, de munitions et de vivres, pouvaient tenir là un temps indéfini contre des sauvages.

« Alors, m'sieu le colonel, dit le gamin, quand, à la lueur des torches, il eut achevé son examen, combien que vous comptez me louer votre château ? Je vous préviens que le chiffre de mes rentes et celui de mon

capital sont à peu près aussi élevés l'un que l'autre ; au total, à l'heure qu'il est, ça doit se monter à dix-neuf sous moins quatre-vingt quinze centimes, alors, vous voyez que je ne peux pas y mettre cher. — Vous pensez sans doute, demanda le colonel en souriant, laisser ici vos blessés pendant que vous-mêmes vous irez courir les aventures?... — Pour ne pas en perdre l'habitude, justement. D'autant plus que vous ne savez pas, vous, mais il y a du nouveau. Je vous raconterai ça. Alors ce prix? — Eh bien ! pour vous, Coucou, ce sera une poignée de main : vous voyez que je ne suis pas très exigeant. — Sûr ! Je crois qu'on pourrait faire tout Paris et même la banlieue avant de trouver un proprio qui puisse « s'aligner » avec vous. Alors, voilà qui est entendu, je suis votre locataire, pour combien de temps, je ne peux pas préciser, on verra... Maintenant, j'ai besoin de réfléchir un moment, je vous retrouverai dans une demi-heure, voulez-vous? »

Il grimpa sur un rocher, et s'y absorba dans la contemplation de la plaine noyée d'ombre, où les foyers des Bonnets-Noirs, groupés autour de la forteresse improvisée sur le flanc de la colline, et les bûchers consumant les bagages des Kioways mettaient des notes de feu. Il s'agissait d'adopter une ligne de conduite, telle que

don Rodriguez n'échappât point au châtiment, en d'autres termes que l'on pût s'emparer de lui avant qu'il eût gagné son navire : tâche extrêmement ardue, qui allait obliger notre jeune héros, il ne se le dissimulait pas, à quitter le théâtre de ses exploits, à traverser le Texas pour gagner la côte à travers des régions inconnues de ses Cœurs-de-Feu, et apparemment hostiles. Et il y avait encore ces maudits Kioways qui, s'ils s'obstinaient à suivre leurs vainqueurs dans l'espoir d'une revanche pouvaient mettre singulièrement des bâtons dans leurs roues.

Heureusement, cette dernière crainte ne tarda pas à être dissipée, tout au moins dans une certaine mesure. Quand le détachement d'Arroonah fut de retour, son chef vint annoncer à Coucou que les sauvages s'étaient mis en route vers le nord-ouest, dans la direction des territoires de leur tribu, tournant donc le dos à leurs adversaires. Il y avait donc tout lieu de supposer qu'il renonçaient momentanément à la lutte, sans pourtant s'avouer vaincus, ni consentir à la paix. Peut-être se proposaient-ils de revenir plus nombreux ; mais ce ne serait pas avant de longs jours, et alors les Bonnets-Noirs seraient loin. « Bon, ça, fit Coucou en se frottant les mains. Qu'ils aillent au diable, s'il n'y a que moi pour les tirer par les

pieds, ils peuvent attendre. Nous allons donc nous accorder vingt-quatre heures de repos, forcé du reste, car je suppose que les copains vont vouloir faire des funérailles solennnelles à leurs morts, et il faudrait vraiment être un sale bonhomme pour leur refuser cela. Seulement, après, il va falloir se grouiller, et comment, si nous ne voulons pas rater le coche, c'est-à-dire le navire. »

Il assembla donc ses chefs de pelotons, et leur déclara qu'il leur accordait la journée du lendemain, sauf événements imprévus, pour célébrer les obsèques des guerriers tombés dans le combat, et se préparer à de nouvelles luttes. Ensuite, il prit un frugal repas, s'en alla faire une courte visite au colonel et à Joë, à qui il annonça pour le lendemain un grand conseil de guerre « avec le concours de toute la troupe », puis, sans écouter leurs invitations à demeurer auprès d'eux, il s'installa un lit avec des feuilles, des couvertures, des manteaux, s'y allongea avec délices : cinq minutes après, un coup de canon ne l'eût pas éveillé. Physiquement et moralement, il était rompu. Longtemps après le jour, il s'éveilla, à peu près reposé ; il trouva le camp en grande rumeur et ses Cœurs-de-Feu fort occupés. Après avoir tenu conseil, ils avaient résolu d'incinérer les corps de leurs compagnons, mais l'on

comprend qu'une pareille cérémonie ne pouvait s'accomplir sans de multiples rites, grandioses et barbares.

Toute la matinée y fut employée. Coucou y assista sans y prendre au début, une part directe, en sa qualité de blanc ; mais il la suivit néanmoins de bout en bout : il devait bien cela aux braves tombés à ses côtés. Quatre hauts bûchers avaient été dressés côté à côté, supportant chacun les corps de quatre ou cinq guerriers revêtus de leurs costumes de guerre, leurs armes auprès d'eux sauf leurs armes à feu pourtant, trop précieuses pour être sacrifiées ainsi. Un cinquième bûcher, à côté des autres, avait été élevé pour l'infortunée Angelina. En face, les guerriers étaient rangés à cheval, sur une ligne, silencieux et recueillis.

Devant eux, Lenapua s'avança, et en ce style imagé cher aux Indiens, il rappela les exploits des morts, les amplifiant même quelque peu : à l'en croire, le nombre des ennemis qu'ils avaient abattus chacun était tel, que la terre tout entière n'aurait plus compté un seul habitant s'ils avaient réellement accompli une aussi terrible besogne.

Puis, ce fut le tour du Héron-qui-écoute, lequel traça un tableau vraiment enchanteur des délices dont ils jouissaient maintenant dans l'autre monde, et dont

ils continueraient à jouir durant les siècles des siècles ; ils passeraient leur temps, en compagnie des ancêtres, morts comme eux sur le champ de bataille, à se battre du matin au soir et du soir au matin, se criblant de blessures qui guériraient aussitôt reçues, ne faisant trêve à cette intéressante occupation que pour se livrer à des chasses effrénées dans des plaines interminables et des forêts sans fin, où tous les animaux foisonnaient et pour s'abandonner à des festins pantagruéliques sous l'œil bienveillant du Grand-Esprit. Comme le disait Coucou, « il y avait de quoi vous donner envie d'être mort ».

Les discours terminés, on mit le feu aux bûchers, et les guerriers défilèrent un à un jetant chacun une branche dans les flammes. Alors commença une scène sauvage et impressionnante. Les guerriers, poussant leurs chevaux épouvantés vers les brasiers, se mirent tous à la fois, en brandissant leurs armes, à adjurer les morts de ne pas les oublier, de les soutenir de toute l'influence qu'ils auraient acquise auprès du Grand-Esprit, afin qu'eux aussi, plus tard, eussent leur part des célestes joies. Ils leur promettaient, à cet effet, de venir en aide à leurs parents, à leurs femmes, à leurs enfants, de se souvenir d'eux, de prononcer leur nom en marchant à la bataille. Et, afin d'être

mieux entendu des défunts, chacun voulait crier plus fort que son voisin, essayait de dominer le tumulte, de sorte que le vacarme fut bientôt intolérable.

Mais peu à peu, l'évocation des combats grisait ces hommes, pour qui la guerre était restée, malgré leur actuelle existence de cultivateurs et de pasteurs, le bonheur suprême. Ils s'excitaient, ils caracolaient, ils simulaient des joutes, des duels, ils filaient au grand galop dans la plaine et revenaient de même poussant leurs montures affolées, presque dans les flammes, qui maintenant dévoraient les corps, épandant dans l'air une fumée acre et écœurante. Cela devenait pénible et les blancs, y compris notre Parisien, n'eurent pas le courage d'en voir davantage ; ils se retirèrent cependant que le tumulte continuait et s'accroissait. Il finit pourtant par s'éteindre en même temps que les bûchers, dont les cendres furent recueillies et portées solennellement au Rio-Brazos où elles furent jetées. Quant aux corps des Kioways ils avaient, selon une coutume invétérée et contre laquelle il n'y avait rien à faire, été abandonnés sur place ; le plus grand nombre des blessés avaient disparu, s'étant eux-mêmes pansés tant bien que mal, et avec l'incroyable énergie physique de leur race, mis en route vers leurs villages. Les plus dangereusement atteints étaient

seuls restés sur place ; par ordre de Coucou, on les avait réunis sous des cabanes improvisées, avec des vivres et de l'eau à leur portée, il était impossible de demander aux Cœurs-de-Feu de faire plus pour des ennemis ; sans l'intervention de leur sachem, le seul service qu'ils eussent consenti à leur rendre, aurait probablement été de les achever, non sans prendre le soin de les soulager de leurs chevelures, et Coucou estimait déjà fort heureux que l'horrible coutume d'attacher les prisonniers de guerre, valides ou non, au poteau du supplice ne fût point admise par ses auxiliaires.

La cérémonie funèbre s'acheva par un petit discours du Parisien lui-même qui, ayant réuni ses guerriers, célébra aussi les vertus des morts, leur vaillance, la beauté de l'exemple qu'ils laissaient aux vivants ; une heure après tout était d'ailleurs oublié, et les Bonnets-Noirs, groupés autour de leurs feux, devisaient joyeusement, comme de grands enfants tout heureux de se raconter des histoires et de bâtir des projets de batailles épiques et d'exploits invraisemblables.

*La suite de ce roman paraîtra  
dans le prochain volume intitulé :*

## **Vers la Vengeance**







GASTON CHOQUET

LES AVENTURES DE COUCOU  
GAMIN DE PARIS

Au Pays du scalp

Le volume : 20 centimes

TITRE DES VOLUMES PARUS :

1. Les Martyrs du Texas.
2. La Revanche des Opprimés.
3. Le Trésor des Toltèques.
4. Dans le Repaire du Tigre.
5. La Statue de la Caverne.
6. Le grand Chef des Bonnets-Noirs.
7. La Ville morte.
8. Le Poison qui rend fou.

Envoy franco de chaque volume contre 25 centimes  
en timbres-poste, adressés à Mignonne Bibliothèque, 3, rue de Rocroy, Paris (X<sup>e</sup>.)